

# Vivre d'Abord!

B I M E S T R I E L  
1957 - SERIE 4 - N° 53/384  
X X X I ° A N N E E



NE PEUT ETRE EXPOSEE  
VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-50)

## LA GYMNOSOPHIE (Suite)

par KIENNÉ DE MONGEOT

Nous avons le désir de ne point vieillir; ayons donc l'ambition de maintenir notre civilisation en état de santé. Et si un progrès viril la féconde, il faut que ce soit en observant les règles de l'eugénisme. Car n'oublions pas, l'histoire universelle nous l'apprend, que les civilisations naissent, croissent, s'épanouissent puis vieillissent et disparaissent. C'est là, aussi, une loi naturelle.

\*\*

Si nous avions la sagesse de suivre le conseil du D<sup>r</sup> Alexis Carrel, l'amélioration, le progrès de notre personnalité précéderait le progrès matériel, scientifique que nous dominerions (ce que nous croyons faussement faire d'ailleurs) et il ne transformerait notre existence que dans la mesure que nous jugerions bonne. Malheureusement, il en va tout autrement. Le progrès matériel, étranger à notre personne, s'accroît géométriquement, une invention en faisant naître de nombreuses autres. Aussi n'avons-nous pas le temps de le « digérer », de remédier aux dangers qui accompagnent presque toujours ses réels bienfaits.

Il semble que le développement prodigieux de la science nous prenne au dépourvu. Il est sûr que l'esprit humain est dépassé, dominé par ses propres créations, si bien qu'il arrive qu'elles lui fassent peur comme, par exemple, la découverte de la désagrégation de l'atome.

Ajoutons à cet exposé que la spéculation s'empare immédiatement des découvertes nouvelles, les exploitant au profit de puissances égoïstes ne se souciant nullement du bonheur et de l'amélioration de l'être humain. Et cette spéculation a beau jeu car ce qu'elle propose au public a toujours un aspect miraculeux et enchanteur auquel il se laisse prendre.

\*\*

N'est-il pas agréable de se déplacer à plus de 100 à l'heure, de pouvoir, en avion, se rendre « au bout du monde » pour y contempler des sites grandioses et merveilleux, pour y admirer des vestiges étonnants de civilisations disparues ou bien des créations extraordinaires de peuples placés à l'avant-garde du progrès ?

N'est-il pas agréable d'avoir chez soi, grâce à la radio et à la télévision, une source d'enseignements variés et de distractions, hélas ! non moins variées ? Et l'on peut d'autant mieux profiter de ces enseignements et goûter paisiblement à ces distractions que des appareils perfectionnés nous libèrent de travaux vulgaires auxquels nos grands parents, nos parents et nous-mêmes, il y a quelques vingt-cinq ans, nous étions astreints.

\*\*

Or donc, la vie est belle !  
A nous la liberté !

Le samedi ou le dimanche nous nous rignons volontairement au volant de notre voiture, ou au guidon de notre motocyclette, et en avant, joyeusement, vers ce que nous appelons le bonheur de vivre !

Las ! ce bonheur, aussi vite que nous allions, nous ne l'attrapons jamais. Et celui que nous atteignons n'est qu'un pauvre bonheur, fruit de notre imagination ou de notre sot orgueil; il n'est même pas le fruit de notre imagination car alors il serait tout de même une sorte de bonheur : il n'est que le résultat de notre inconscience, de notre incapacité à faire le calcul de la somme de servitudes astreignantes, souvent douloureuses, parfois catastrophiques, à laquelle nous le devons. Mais, intoxiqués par le progrès comme d'autres le sont par la morphine, nous ne sommes

plus en état de savoir ce qu'est le bonheur réel; le bonheur qui correspond à notre nature, le bonheur sain qui n'a rien de commun avec les désirs de notre cerveau qui a perdu la notion de ce qui est bien, bon et légitime.

\*\*

Le silence et la solitude nous font peur. Nous craignons de nous trouver seul avec nous-même.

Nous avons perdu l'habitude de penser et de penser par nous-même.

La radio et la télévision nous privent des avantages de la conversation comme de celui de la lecture; c'est-à-dire qu'il ne nous arrive que rarement de confronter nos idées avec celles de nos semblables et de mûrement réfléchir en lisant un ouvrage de valeur.

Cependant, comme il nous serait nécessaire de reprendre conscience de nous-même après une journée de labeur de spécialiste pendant laquelle il a été fait appel bien plus à nos connaissances acquises qu'à nos qualités profondes, inhérentes à notre personnalité !

\*\*

Libres pendant nos week-ends. Voire !

Il serait heureux et revitalisant qu'après des journées de travail astreignant, auxquelles s'ajoutent les heures que nous devons obligatoirement consacrer à nous mettre en règle avec les multiples lois qui compliquent l'existence de l'homme moderne, nous puissions être vraiment libres de corps et d'esprit. Mais, dans ou sur notre machine, malgré sa rapidité, sommes-nous certains de nous évader totalement des multiples contraintes de notre vie privée ou sociale ? De pouvoir penser sans préoccupation et de jouir d'une véritable détente physique ?

Dans la ville : feux verts, orange et rouges, coups de sifflet nous dictent impérieusement notre conduite comme sur la route les règles du code, qui devront être toujours présentes à notre esprit, nous disent ce que nous devons faire ou ne pas faire et ce, à chaque instant.

Notre fuite vers l'horizon ?

Nous traversons de beaux paysages gâchés par des panneaux de publicité dont certains nous rappellent que nous devons être sérieusement assurés parce que nous risquons la prison, l'hôpital et la mort. Et nos joyeux semblables qui, comme nous, vont à 100 à l'heure à la poursuite du bonheur, si nous les gênons quelque peu, nous eng... en des termes fort peu en harmonie avec la poésie des lieux champêtres qui nous entourent et que nous n'avons pas le temps de contempler.

Mais bientôt, quelle joie ! Une auberge ! Une accueillante auberge blottie au coin d'un bois, au bord d'un clair ruisseau. Prestement, nous rangeons notre voiture au milieu de cent autres et du siège de notre auto nous passons à celui que nous offre aimablement un maître d'hôtel au sourire commercial et, lui aussi, rapide.

Le frigo du traiteur nous permet de goûter au poulet qui était destiné aux promeneurs du précédent week-end, ou au poisson qui, de la mer proche, s'en fut faire un petit tour aux Halles avant de venir dans votre assiette, ou encore à l'omelette faite d'œufs remplis de fraîches toxines !

Le ravissant petit ruisseau continue de couler, cependant que la sempiternelle radio nous « berce » de son « bruitage ». Il est vrai que de bruit nous avons un besoin aussi nécessaire que nous est celui d'oxygène !

Enfin, le soir, au crépuscule, mélancoliquement, après cette journée de détente, sur une quelconque autoroute, au pas, nous revenons de notre fulgurante promenade, à moins que nous ne soyons à l'hôpital ou à la morgue.

POURQUOI

J'AI ÉCRIT

# L'HOMME ET LA LIBERTÉ

par CH.-AUG. BONTEMPS



*Ch.-Aug. Bontemps n'est pas un inconnu pour les anciens lecteurs de Vivre d'abord ! dont il fut, pendant un long temps, le précieux rédacteur en chef.*

*Son activité journalistique, son brillant talent d'orateur, ses dons d'écrivain, parfait dialecticien, font qu'un important public le suit attentivement.*

*Il est aussi un sociologue et un humaniste de classe. Son verbe et ses écrits jettent souvent un trait de lumière dans les ténèbres de notre époque chaotique.*

*Sa personnalité est très attachante. Sa probité d'écrivain est incontestable ce qui lui vaut l'admiration de ses amis et l'estime de ses ennemis.*

*Ajoutons que Ch.-Aug. Bontemps est l'un des fondateurs de la gymnastique en France.*

UN tiers de la population du globe vouée au marxisme totalitaire, voilà qui serait lourd à contenir par ce qu'il nous reste de libertés si nous ne pouvions croire, enfin, au caractère transitoire des révolutions slavomongoliques. Un coin de l'horizon s'est ouvert en Pologne et en Hongrie. Nous ne pouvons savoir comment évoluera la Chine dont on veut espérer que la catéchisation n'aura pas entièrement raison de l'individualisme millénaire des Chinois.

Bien avant que les faits en eussent apporté la preuve, je pensais avec d'autres que la « dictature du prolétariat » était et ne pouvait être qu'une mystification, qu'elle contenait en soi une contradiction qui la ruinerait. J'ai parié pour les réprouvés Proudhon et Bakounine contre Marx et Engels, pour la fédération contre l'impérialisme.

Cependant, l'ambiguïté des positions de Tito, qui le premier rompit le cercle magique du stalinisme, laisse subsister bien des nuées. Nous sommes loin d'avoir équilibré les impératifs mathématiques d'une sociologie mécanisée, soumise aux découvertes de la science physique en constante exploration, et les nécessités moins apparentes, moins dynamiques, d'une éthique humaine, elle aussi bouleversée par les découvertes en profondeur de la biologie autant que par les conditions nouvelles du monde.

\*\*

Une civilisation est morte dans les années quatorze. Une autre se construit qui ne trouvera pas son aplomb sans que soient abandonnées beaucoup d'opinions préjugées, aussi bien par les révolutionnaires que par les conservateurs. Il est, dans l'ordre de la pensée, des audaces que réprovait le XIX<sup>e</sup> siècle et dont nous allons avoir besoin pour revivifier l'homme, pour retrouver le sens de la rectitude intellectuelle.

Je crois, sans considération de doctrines qui sont provisoires, qu'il y a plus d'honnêteté intellectuelle, et partant plus de ressources, dans un esprit libertaire que sous un crâne totalitaire. Plus d'intelligence aussi, le totalitarisme n'étant que la forme systématisée et absurde du gréganisme. Toute personne cultivée, assez ouverte pour écarter les conformismes, incline à penser de la sorte, à chercher — dans la nécessité où nous sommes de nous adapter aux contraintes collectives — l'échappatoire qui sauvera la liberté essentielle par quoi la personnalité existe.

Il faut avoir l'occasion, comme je l'ai souvent, de rencontrer des hommes et des femmes de conditions sociales diverses, de ceux et de celles qui pensent, pour se rendre compte de l'importance que prend ce problème. Je suis étonné d'entendre, sinon ouvertement du moins en confidences inquiètes, des personnes de situation considérable accueillant et retenant comme d'intérêt majeur, des propositions dont elles soupçonnent à peine l'origine hétérodoxe. Il est vrai que le seul cercle proudhonien qui fût jamais était d'Action française.

\*\*

Dès les années vingt, tout homme averti décelait une disharmonie grandissante entre l'évolution des éthiques et la révolution des techniques. Celle-ci étant irréversible, il était à craindre que les réalisations référées au marxisme n'en viennent à substituer la rigueur des disciplines collectives aux nuances vivantes des morales personnelles.

Malheureusement, les adversaires du communisme soviétique étaient aussi, pour la plupart, les adversaires de toute réforme des rapports sociaux les plus inactuels. Beaucoup le sont encore. Ils n'ont pas accepté que, si les morales sont des règles de vie, elles ne puissent subsister en dehors des conditions économiques et sociales du temps. *A fortiori* ne sauraient-elles y contredire.

Or quel rapport y a-t-il entre la civilisation du flacre et du landau et celle d'une génération née avec la fission de l'atome et les merveilles de l'électronique ? Si l'homme ne se ressaisit pas, s'il n'impose pas à la cybernétique une loi morale adéquate, c'est la cybernétique qui l'écrasera sous le pragmatisme de sa loi positive.

Déjà, les notions de marxisme et d'antimarxisme sont dépassées. Le marxisme a donné autre chose que ce qu'il prévoyait et son antonyme américain développe l'industrie yankee selon un socialisme inconscient. L'antimarxisme défini par le principe de la « libre entreprise » est un leurre quand les forces de production mises en œuvre exigent, à l'Ouest comme à l'Est, la constitution de trusts énormes et complexes. Qu'ils soient d'Etat ou privés ne change rien au fait, d'autant qu'il s'établit, entre les trusts privés et l'Etat démocratique, une interdépendance inévitable. La libre entreprise est tributaire d'un circuit dont elle ne connaît rien que le

lieu où elle joue sa partie, dans un ensemble qui s'orchestre en dehors d'elle.

Il en est de cette fausse position comme il en fut du fascisme. Cet adversaire spécifique du communisme ne sut rien faire de mieux que de copier son ennemi, jusque et surtout, dans ce qu'il avait de pire. On sait comment cela s'est terminé, comment le capitalisme classique en vint à s'allier avec Staline contre Hitler et Mussolini qu'il avait cautionnés, et comment, aujourd'hui, fascisme et soviétisme ont trouvé, dans le totalitarisme, un dénominateur commun.

\*\*\*

C'est ce parallélisme qui m'a conduit, en 1940, à des recherches dont je fis « L'Homme et la Liberté ». J'étais, à ce moment, l'homme sans liberté et l'on pouvait craindre que cela ne durât. Jusque-là j'avais cru à la liberté comme naturelle à l'évolution des sociétés. Personnellement, je la tenais pour l'incomparable fortune devant quoi tout n'était que choses mineures.

Et voilà que le monde n'avait même plus à choisir entre les deux formules dominant notre époque, toutes deux également communautaires, mais dont l'une, à Moscou, proclamait qu'elle conduisait à la liberté et dont l'autre, à Berlin, affirmait que l'individu appartient, corps et âme, à sa race. Moscou et Berlin s'étaient provisoirement accordés contre les démocraties et, le Japon aidant, il ne restait de liberté (relative) que sur le Nouveau Continent. On pouvait, pour beaucoup moins, penser que l'idée de liberté n'était qu'une vue de l'esprit et que rien ne la justifiait dans le comportement des peuples.

Pourant, on lit dans la Déclaration des Droits de 1789, laquelle est à l'origine de l'Occident moderne : « Les hommes naissent libres... » Il y a plus de trois quarts de siècle que l'école vante comme un grand philosophe le génial conteur des « Confessions » qui inspira cette définition. Je ne suis pas en très bons termes avec le Jean-Jacques du « Contrat social », ni avec tous ceux pour qui la nature est exclusive de la forêt vierge, de ses drames, de ses servitudes, de ses misères, des réducteurs de têtes, des scalpeurs et autres anthropophages.

Se référer à Jean-Jacques pour proclamer que les hommes naissent libres, c'était me rendre l'affirmation suspecte. Je résolus donc d'y aller voir. J'ai remonté très haut dans le temps pour ne trouver qu'un grégarisme rigoureusement intégral. Mais, au retour, en accompagnant l'homme de stade en stade, je me suis assuré qu'il voulait la liberté et j'ai su pourquoi il lui était si difficile de se l'intégrer.

De même qu'il est plus facile de faire la guerre que l'on redoute que la paix que l'on désire, on se laisse facilement glisser, pour des besoins médiocres, à de petites puis à de grandes servitudes. La liberté ne prend sa valeur que dans la privation d'elle-même. Voilà pourquoi elle est si mal défendue. De plus, on la confond avec une certaine indépendance matérielle qui en est bien moins la condition qu'on ne le croit.

Il y a peu, un homme qui fut incarcéré — ils sont nombreux en notre temps — me disait qu'il ne fut jamais aussi libre qu'en prison. C'était à peine un paradoxe. Privé de tout, il était, sans souci de rien de ce qui dévore nos jours. Il n'avait que sa pensée et il découvrit qu'elle était libre.

\*\*\*

La liberté ne serait donc vraiment qu'une vue de l'esprit ? Elle est, en effet, assez exactement une idée que l'on se fait de soi-même mais qui, cependant, devient réelle parce que l'on se sent, positivement, diminué de ce qu'on est contraint d'en abandonner.

Voilà, j'en conviens, qui demanderait quelques preuves ethnologiques et quelques éclaircissements quant aux rapports de l'homme avec son milieu, avec les intermilieux d'un monde où la vitesse est supersonique. On ne peut tout dire dans un article.

Il est pourtant, dans ce que je viens d'écrire, deux termes qui situent très haut la liberté et la font très humaine à la fois, ce sont : idée et vue de l'esprit. N'est-ce pas là tout le plus grand de l'homme ? N'est-ce pas l'idée issue de l'hypothèse qui créa les machines savantes, l'infini des philosophies, le refuge enchanteur des arts ? Il semble impensable que l'esprit puisse être anéanti par ses créations. Encore faut-il, si l'on veut qu'il les domine, le restituer en ses prérogatives. L'esprit n'est souverain que s'il est libre. Sinon, il n'est pas.

Peut-être n'est-il d'autre définition de la liberté.

**L'homme libre. L'homme qui s'échappe des multiples contraintes physiques et mentales de la vie sociale moderne pour se revivifier ; se rééquilibrer en se replongeant périodiquement au milieu des éléments naturels, dispensateurs de santé, de force et de bonheur est un sage révolutionnaire.**

Photo Graham Bailey



# CONFLITS DE LA VIE SEXUELLE LES PSYCHONEVROSES, LE MALAISE SOCIAL ET LA GYMNASIOPHIE

II  
(Suite)

par le D<sup>r</sup> H. HERSCOVICI,  
Membre de la Commission d'Hygiène  
du Département de la Seine

*Qu'est-ce que la frigidity* sinon une asthénie nerveuse due à des perturbations profondes de la vie sentimentale rappelant un état constant de non-satisfaction. Il existe des femmes mécontentes d'être nées femmes et d'autres qui sont agressives à l'homme. Certaines femmes frigides possèdent des qualités masculines. L'état de frigidity peut survenir à la suite d'une obsession, d'une idée absurde et refoulée, d'une névrose, d'une réaction homosexuelle inconsciente, d'une déficience constitutionnelle, du narcissisme. Parfois la frigidity est due au spasme de la musculature du vagin d'où peur consciente de la sexualité.

A la base du narcissisme on trouve les aberrations sexuelles et la perversion dite narcissique (paraphrénie). Oscar Wilde a décrit magistralement dans « le Portrait de Dorian Gray » cette tendance à l'amour et à l'admiration de soi-même.

Lorsque la sexualité repose sur une restriction du choix de l'objet il est impossible de transformer l'état homosexuel qui en résulte en hétérosexuel.

L'impuissance a des causes multiples et variées. Soit que les réflexes génitaux sont inhibés par la peur d'infection vénérienne soit qu'elle soit de nature organique (diathèses et malformations). Enfin le temps lui-même atténue l'amour con-

jeune fille réparant une machine en U.R.S.S.

Certains travaux ne devraient être accomplis que par des hommes. Les sociétés, dites civilisées, qui sortent la femme du rôle qui lui est dévolu par la nature même, n'est pas en progrès mais bien en régression, en décadence. Le fait que tant d'hommes s'astreignent à des travaux ménagers démontre bien l'incohérence de nos mœurs.

Photo Roger Viollet



jugal et l'attrait physique. En général l'onanisme, l'homosexualité, l'exhibitionnisme sont la conséquence d'une névrose liée à un état d'inassouvissement, rarement à une abstinence prolongée. Pour certains auteurs, toute abstinence après la 20<sup>e</sup> année, serait une castration psychique et cause d'atteinte organique. L'impuissance dans de nombreux cas, est en relation avec les névroses-phobies, perversions, obsessions, qui, elles-mêmes procèdent du conflit qui isole le sujet et le fait chercher par des moyens vicieux des satisfactions charnelles. En somme, il est certain que le bonheur est rarement existant dans un ménage où la femme est frigide ou l'homme impuissant. Il est vrai aussi que le bonheur n'est qu'une modeste insertion dans le cours émotionnel de l'amour. Le manque de volonté, la timidité, l'anxiété, l'hésitation, les obsessions érotiques, les obsessions religieuses dépendent des vices transmis par l'hérédité ou gagnés grâce à l'amoindrissement des énergies psychiques ou sanguines. Les inhibitions morbides, le défaut d'instruction, le défaut d'éducation de la volonté et d'exercices physiques contribuent largement à la formation des aberrations sensuelles.

*La Pudeur.* — Elle constitue un élément constitutionnel de l'âme humaine. Elle se manifeste toujours par une réaction psycho-organique de défense contre une agression à tendance sexuelle. Elle a son origine dans la peur ou la crainte d'un geste menaçant le sexe. La pudeur tend à préserver l'amour de toute atteinte nuisible, mais constitue en même temps un motif d'attraction. Ce sentiment simple se traduit par des phénomènes vaso-dilatateurs, érythème des téguments et geste de défense des régions physiques visées. L'éducation peut atténuer le sentiment de la pudeur ou même le faire apparaître dans un but d'attraction.

Forel note que la pruderie causée chez les enfants par une anxiété qui les incite à couvrir leur corps et à le cacher à la vue d'autrui, guérit en leur faisant comprendre qu'il n'y a rien dans le corps que ne soit naturel ou dont on ait à avoir honte et en encourageant les deux sexes à se baigner ensemble.

Il existe de nombreux pays où les femmes sont habituées à aller nues ou presque devant les leurs et à ne se couvrir que dès qu'elles rencontrent le regard sensuel d'un Européen.

Selon Stendhal, la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination; c'est lui donner la vie. Abard raconte que les indigènes de l'île de Nias, en Indonésie, sont naturellement pudiques. A l'endroit où les femmes se baignent, dans l'appareil le plus simple, des hommes ne se hasardent pas. Les Pygmées africains, bien qu'ils aient peu de chose à montrer, portent, sur la partie d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent se résoudre à livrer aux regards, un bouquet de feuilles renouvelé chaque jour. Au contraire les Maoris ne voient rien de répréhensible à ce que les jeunes filles se montrent nues au public pour nager, et les hommes ne vont au combat que dépouillés de tout vêtement. Les femmes de Malaisie portent les seins nus dans la maison. Elles ne les couvrent que dans la rue, à cause des Européens. Il semble donc que la pudeur n'est pas un instinct naturel, puisqu'elle varie suivant les mœurs et les coutumes des différents pays. Havelock remarque, en effet, qu'il semble qu'en cultivant la pratique du nu, nous ne nous donnons pas seulement un but moral ou hygiénique, mais que nous préparons aussi un terrain d'exercice normal à un instinct qui est, lors de certaines

*périodes de la vie, surtout pendant l'adolescence, à la fois spontanée et naturel en ce qu'il se base sur les traditions de sélection sexuelle.*

La persistance et la prospérité des groupes n'a pu s'obtenir que par une sélection non seulement aux dépens des individus mais encore contre les groupes qui ne respectaient pas les principes de la solidarité.

Enfin, la pudeur est cause de pulsations rapides du cœur, d'une accélération du rythme respiratoire et l'activité des glandes internes ne manquent pas d'importance dans ces phénomènes.

L'amour sans pudeur est privé de son élément enchanteur, attractif, de son sortilège et de sa vertu.

Hall note que lors de la puberté se produit vraisemblablement un orgueil instinctif d'ostentation qui accompagne le développement sexuel extérieur. *Or la pratique du nudisme freine cet instinct, car la nudité ne constitue pas seulement une méthode d'hygiène importante pour conserver le bien-être et la santé, mais de même un moyen d'affiner le sens esthétique par l'action tonique qu'exerce la beauté des formes et l'harmonie des attitudes.* On sait combien la vie de nudité des sauvages contribue à douer ces derniers d'une saine vigueur. De plus la nudité aide à maîtriser les désirs égoïstes et sensuels, à épanouir les facultés supérieures, altruistes et humanitaires. Plus la vie psycho-morale est simple et dénuée de la grandeur de la pensée, plus la vie a été un enchaînement de violence, de ruse et de meurtre. A ceux qui ont été élevés dans des conditions malsaines, écrit d'Holbach, il peut sembler parfaitement inutile de tenter d'atteindre le niveau des Grecs et des grands peuples de l'antiquité en reconnaissant au nu humain une valeur à la fois pédagogique, hygiénique et esthétique, si la raison consiste à choisir les bonnes passions, et l'éducation consiste à les semer et à les cultiver dans le cœur humain. Or le spectacle de la nudité a précisément sa valeur morale en ceci, qu'il nous enseigne à jouir de ce que nous ne possédons pas, leçon qui est une partie essentielle de l'entraînement à une vie sociale supérieure.

*La Chasteté.* — De tous temps, des sanctions religieuses ont essayé de freiner et de limiter certains excès de l'activité sexuelle. Assez souvent, on fait confusion entre les mots chasteté et abstinence. Or chasteté traduit plutôt tempérance.

La vraie chasteté ne doit pas méconnaître les lois de la nature, qui est non seulement la source de vérité mais encore la source de moralité. Certes, écrit Havelock, un travail pénible, un genre de vie simple et naturel et une intelligence ralentie se combinent souvent pour laisser l'enfant campagnard chaste en pensée et en acte jusqu'à la fin de la période de l'adolescence. Les anciens avaient connaissance de l'abstinence imposée par l'hygiène et les sports ou par certains dogmes religieux ou éthiques. Les Grecs désignaient sous le nom d'*askésis*, la vie d'entraînement temporaire avant la pratique des jeux athlétiques, mais par la suite ce mot restait limité à exprimer seulement sobriété. Ce fut l'idée du péché accroché aux tendances instinctives qui déclencha les profondes viciations de l'âme humaine, en inculquant dans sa structure intime la crainte et l'inquiétude. La religion selon Hirschfeld, nécessitait une mauvaise conscience, des remords et de la faiblesse des âmes. Pour cela, elle a dû prêter à l'instinct le plus vital un caractère d'indignité. L'élément organique est fort important chez la femme, car il est sous l'influence de certaines dispositions psychiques. D'où il résulte que, même chez une femme d'une intelligence et éducation morales, la raison peut chanceler dans sa lutte contre les sens.

Souvent la chasteté est une question de tempérament, de différence des climats, mais chasteté ne veut exprimer que modération dans l'activité des sens génésiques par connaissance des lois élémentaires de la nature.

*La Jalousie.* — Elle est provoquée par la crainte de perdre l'objet convoité. La jalousie a pour base une sorte d'instinct de propriété; d'ailleurs, écrit Raiga, l'amour n'est pas toujours désintéressé: il est plutôt la fusion de deux égoïsmes. Ni l'homme ni la femme ne sont à l'abri des tourments et de la violence provoqués par la jalousie. La jalousie légère est un excitant de l'amour, mais la jalousie véritable c'est son poison. Des gestes imperceptibles sont susceptibles de provoquer des scènes tragiques.

La jalousie met en désarroi l'homme et sa vie, devient une torture continuelle. Chez les vieillards, la jalousie cruelle constitue un véritable aphrodisiaque. La passion est une volonté de régner et de posséder la personne sans partage; la jalousie détruit la vie psychique et l'asservit aux actes de violence. Le jaloux accroît régulièrement sa propre douleur. Il est presque impossible de ramener le jaloux à la raison et aux réalités de la vie, tant sa vitalité et ses forces psychiques sont amoindries. En effet, saint François de Sales a fait remarquer, « que

c'est chose connue, que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort ».

*Causes du malaise social.* — Trois sources sont à l'origine de la souffrance humaine : la puissance écrasante de la nature, la caducité de notre propre corps et l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit dans la famille, ou dans la société. Une autre cause du malaise de notre époque, selon Freud, c'est l'ignorance générale qui règne dans tous les milieux de la société relativement aux réalités de la vie politique et sociale. L'homme est dégradé par les institutions qui agissent sur lui; il n'est ni libre ni responsable, et doit être considéré comme un automate vivant. Et, s'il faut croire Freud, les religions de l'humanité ne sont que des délires collectifs, comme l'expression d'un grand nombre d'êtres humains qui s'efforcent ensemble de s'assurer bonheur et protection contre la souffrance au moyen d'une déformation chimérique de la réalité. Et elles portent préjudice au jeu d'adaptation et de sélection en imposant uniformément à tous ses propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance en fixant de force leurs adeptes à un infantilisme psychique et leur faisant partager des satisfactions substitutives.

La religion, pendant des siècles, elle, domina sur les âmes et les corps des hommes; partout elle créa la solitude mentale, morale et physique. Elle fit de la vie un péché, de la

mort une inquiétude désespérante. L'origine de l'illusion chrétienne apparaît donc clairement: elle est née de la haine de la réalité; elle est le produit d'une humanité dégénérée où la somme de douleur l'emporte sur la somme de joie, d'une humanité lassée et souffrante qui incline vers le pessimisme, vers la négation de la vie, qui aspire, finalement, comme le remarque Nietzsche, à rentrer dans le néant.

Le christianisme, avec son refoulement de la sexualité manifeste, n'est que le négatif du culte sexuel de l'antiquité. Les idées morales de notre époque favorisent le désir de retraite. L'audace érotique propre à tant d'hommes, est souvent annihilée par des contre-motifs moraux; et l'on se laisse d'autant plus volontiers décourager qu'on en retire l'avantage social de passer pour moral. Toute communauté humaine liée par esprit religieux ou national, se voit forcée, dans l'intérêt de sa conservation, de réfréner les tendances agressives, sexuelles, anarchiques de l'individu et les endiguer selon Zweig, derrière des barrages appelés « morale et loi ». Car plus la civilisation a évolué, plus la liberté des instincts a diminué, la société ne demandant à l'individu que de paraître avoir une attitude morale. Tous les problèmes d'ordre sexuel ou moral ont toujours été traités uniquement à l'aide de cet illogisme, qui veut qu'une chose dissimulée n'existe plus. On tâche de se conformer à l'opinion générale et non à la raison, à la justice ou à la vérité. Ce qui fait que la beauté n'agit plus, l'action ne s'inquiète plus d'être digne et la sagesse n'a plus d'amateurs.

(A suivre.)

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,  
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins :  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne...

Ch. Baudelaire

Pièces condamnées des « Fleurs du Mal ».

Photo Carl Franck





# QUESTIONS D'UN NAÏF

LES médecins et les guérisseurs ont la vedette. Articles dans les grands journaux, qui ne sont grands que par leur format et leur tirage, et livres prennent fait et cause pour les uns ou pour les autres.

La médecine est un noble sacerdoce. C'est certain.

Les médecins font de longues études pour apprendre à soigner leurs semblables, à les sauver de la souffrance et de la mort.

Je ne sais si la profession de guérisseur est aussi un sacerdoce. Si oui, c'est souvent un sacerdoce doré.

Les guérisseurs ne font pas d'études. Ils sont doués comme des sorciers. Qu'ils réussissent quelquefois à guérir, c'est possible. Mais pourquoi n'ajouteraient-ils point à leurs dons les connaissances médicales qui leur permettraient d'exercer librement ? S'ils sont convaincus de l'efficacité de leurs dons, ils ne peuvent que désirer en faire profiter sans aucune entrave, les malheureux malades qui ont perdu confiance en la médecine.

On passe sous silence les laborieux travaux auxquels se livrent des praticiens consacrant toute leur existence à la recherche de remèdes à certaines maladies, tandis que l'on fait une large publicité aux guérisseurs.

Le grand public connaît-il le martyre de certains praticiens, de certains hommes de science tel que le radiologue *Vaillant* auquel on a dû couper un doigt, puis la main, puis un bras et enfin l'autre. Je l'ai connu sans ses deux bras. C'était un homme modeste, affable et souriant !

Je me demande si on ne préfère pas les charlatans et le mystère à la vérité et si il n'y a pas une véritable exploitation des malades.

Je ne me demande pas, je suis sûr qu'il y a des médecins, malheureusement, qui agissent comme de vulgaires guérisseurs.



ON ne parle jamais des hygiénistes qui contribuent tant à la santé publique. C'est qu'ils ne font pas grand bruit, que leurs méthodes sont simples, rationnelles, pleines de bons sens. Ces hygiénistes sont souvent des sportifs, mais des sportifs raisonnables. Ils ne poussent pas à la compétition. Leur profession n'est pas une source de richesse car ils ne font pas de champions ; mais que de gens leur doivent leur santé physique et morale !

Je me demande quand on fera de la publicité en faveur de leurs méthodes qui permettent, dans une large mesure, d'éviter la maladie et de prolonger la vie.



APRES la guerre de 1870, il y a eu la Commune. Peut-être l'a-t-on oublié ?

« Communeux » et « pétroleuses », enfants de 12 à 16 ans, réunis en longues chaînes, tantôt libres, tantôt reliés par des cordes, encadrés de cavaliers et de fantassins qui les piquaient à la baïonnette ou au sabre, parfois attachés à la queue d'un cheval, forcés de s'agenouiller devant les églises des quartiers riches, formaient des convois qui furent, les premiers jours *épurés* dans des conditions affreuses par le général de Galifet, qui les attendaient à la Muette. » (Extrait du journal versaillais *Le Tricolore*, fondé pour la candidature du duc d'Aumale à la Présidence de la République.)

« Haletants, souillés, tête nue sous un soleil ardent, idiots de fatigue, de faim, de soif, les convois se traînant pendant

de longues heures dans la poussière brûlante de la route, harcelés par les cris et les coups des chasseurs à cheval... »

On fusilla et on déporta ferme sous la Commune.

*Toutes ces atrocités se passaient entre Français et sous les yeux des Allemands.*

Notre mémoire est encore horrifiée par le drame hongrois. Les communistes russes voulant mettre au pas des ouvriers et des intellectuels qui avaient la prétention de ne plus vivre sous leur joug matériellement, intellectuellement et spirituellement insupportable.

Autre temps, mêmes mœurs !

En fait que ce soit dans le peuple, dans la bourgeoisie, dans une race ou dans l'autre, il y a *l'homme*. Et je me demande si tous nos efforts ne devraient pas porter sur l'éducation des esprits et des cœurs et si la civilisation ne gagnerait pas être faite de progrès d'abord humain plutôt que de progrès scientifique et matériel.

Je me demande si tout simplement on ne devrait pas apprendre aux hommes qu'ils sont d'abord des hommes avant d'être des citoyens. En leur donnant un idéal on les aiderait à acquérir la puissance de dominer leurs passions égoïstes et imbéciles, imbéciles parce qu'égoïstes.

C'est là le but de la gymnosophie dont le nudisme n'est qu'un symbole et une méthode d'hygiène particulièrement efficace pour le corps et l'esprit.

Le régime de liberté, c'est la royauté pour les royalistes, l'empire pour les bonapartistes, la république pour les républicains. Mais Empire, Royauté et République s'entendent admirablement quand il s'agit de me cogner dessus !

Dessin de Delaunay  
« L'Assiette au Beurre », 1909



SA Majesté la Reine d'Angleterre s'est fait présenter *Edith Piaf*, *Marilyn Monroe*, *Brigitte Bardot*; notre Président de la République a reçu *Martine Carol*. Voilà des événements et qui comptent !

Je ne me demande rien, étant sûr que maintenant on sait reconnaître les vraies valeurs humaines.

Je sais aussi qu'en art, qu'en littérature on ne confond plus les chefs-d'œuvre véritables avec ces peintures qui représentent quelque chose et ces ouvrages qui sont écrits en bon français et meublent les esprits.

Tout cela est très réconfortant.



QUE viennent faire toutes ces idées dans une revue comme la nôtre ? Elles tentent, tout simplement, de réveiller notre bon sens : de nous ouvrir les yeux sur la réalité de l'existence.

Tout est abracadabrant autour de nous; c'est-à-dire : surprenant, extraordinaire, merveilleux et stupéfiant et nous sommes surpris, émerveillés et stupéfiés et nous croyons au « Père Noël » !

Le progrès est si puissant que tout s'arrangera. Grâce au progrès, nous vivrons dans un paradis terrestre ! Rien ne s'arrangera et rien ne s'arrange parce que les êtres humains ne savent plus que deux et deux font quatre; parce qu'ils sont si follement orgueilleux et si pleinement satisfaits de leur mirifique progrès qu'ils en arrivent à s'oublier eux-mêmes; qu'ils ne savent plus qu'ils ont un corps, un cœur et un esprit lesquels sont sous la dépendance absolue de lois qui les régissent depuis que la vie est sur terre et qui les régiront éternellement.

Aucun idéal commun n'anime les hommes, donc ne les unit.

Chacun d'eux dans le domaine individuel et politique, fait d'intérêts particuliers et non point généraux, tire la « couverture à soi ».

Et c'est le chaos. Le chaos mondial. C'est le chaos dans notre abracadabrante civilisation.

Je me demande si notre revue qui est la seule, je crois, à émettre de telles idées en se plaçant en dehors et au-dessus de tout, n'exprime pas une part de la vérité éternelle ?

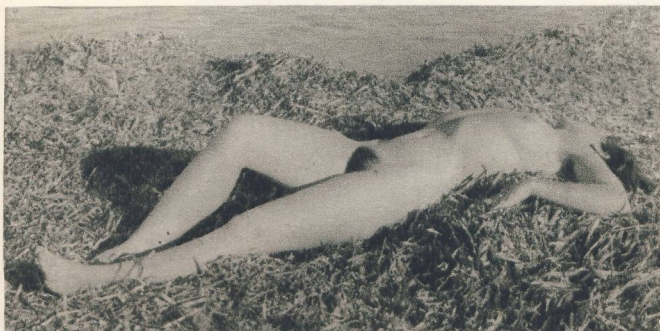
La condamnation de la nudité intégrale; c'est-à-dire la condamnation du corps, de ses organes nobles parce que procréateurs de vie, est la démonstration flagrante de la stupidité du genre humain dont le fol orgueil va jusqu'au mépris et l'oubli de sa propre organisation; jusqu'à la dégénérescence de son instinct de conservation !

Le bon saint François d'Assise, en mourant, demanda humblement pardon à son « frère » le corps de l'avoir tant dédaigné et tant fait souffrir.



INTERDIT :

« Atteinte aux bonnes mœurs »



— Tiens, une petite avec un peu d'eau, ça ne te fera pas de mal.

Dessin d'Edouard Bernard  
« L'Assiette au Beurre », 1906



#### LA DICTATURE DE L'ALCOOL

« L'alcool tue lentement », paraît-il. Dommage que ceux qui s'enrichissent en exploitant sa fabrication et sa vente n'en boivent pas, car cela les ferait disparaître, lentement, sans doute, mais encore plus rapidement que les lois !

En 1906 (déjà !) le docteur Jacques Roubinovitch, médecin de la Salpêtrière, écrivait dans L'Assiette au Beurre :

« Cet album de l'ivrognerie contemporaine, si instructif et unique dans son genre, démontre mieux que toutes les statistiques officielles que l'alcool est encore et toujours la grande assiette au beurre des distillateurs et des mastroquets. Et comme ces messieurs sont les vrais maîtres de la France, à cause de leur omnipotence électorale, le doux peuple n'a qu'une chose à faire : continuer à s'abrutir avec leurs produits jusqu'à creaison finale et universelle.

« Toutefois pour ne pas blesser la susceptibilité bien connue de ces grands-ducs de la République qui n'aiment pas qu'on médise de leur florissante industrie, il est recommandé à tous ceux qui se meurent d'alcoolisme de pousser ces cris réconfortants : Vive l'alcool ! Vive l'absinthe ! Vivent les poisons nationaux ! Vive la mort !... »



TOLERE... SINON ENCOURAGE :  
Atteinte à la santé physique et mentale de tout un peuple.

Dessin de Ricardo Florès.  
« L'Assiette au Beurre », 1906





Le maître Malkovsky dansant nu devant la mer.

# LE NU ET LA DANSE

par

JACQUES BARIL

**L**E souci primordial du danseur est d'entretenir son corps, son unique instrument ; afin d'éviter toute défaillance physique il doit le soigner méticuleusement pour lui conserver intactes des forces destinées à être utilisées pour assurer la maîtrise corporelle, cette puissance qui lui permet d'exprimer.

Ce culte du corps semblerait être une erreur car le danseur cultive son corps pour un jeu qu'il exécute le plus souvent vêtu. Il l'altère ainsi par le costume. Il étouffe son art pour ne pas danser nu.

Il faut combattre la parure parce que la beauté du corps nu est un spectacle émouvant et qu'au surplus la nudité est une source d'échange de signes qui appellent l'équilibre et l'esthétique dans l'action.

Actuellement, le nu au spectacle est très mal exploité. Il n'existe que dans le cadre du music-hall où il se trouve très éloigné du but que nous nous proposons d'atteindre. Il n'éveille aucune idée féérique car les rares danseuses qui se présentent nues savent très mal le porter ; il leur manque la chasteté, et cela vient de l'impossibilité qu'elles ont à traduire davantage qu'un ornement, au surplus ce nu s'exploite en série. Le nu présenté sur nos scènes est un nu en mouvement hors les lois rythmiques viables.

Le nu le plus acceptable qu'il nous soit donné de voir est celui des hommes de couleur. Il faut admettre que le corps des Noirs par sa seule présence est pour nous un élément exotique. Sans la moindre gêne les évolutions des saltateurs sont acceptées. Le rythme l'emporte sur le nu qui s'estompe aux yeux du spectateur, disparaît en fonction de la nature,

de l'intensité, de la durée de la courbe subie par la danse, mais cependant le nu domine le spectacle, il suffit de le regarder.

Le terme danse ne peut être aisément défini ; toutefois nous pouvons retenir qu'il s'agit à la fois d'un art et d'une science. C'est la connaissance complète et raisonnée des possibilités musculaires du corps humain qui permet de transformer dans l'espace et le temps les attitudes ou mouvements rythmés d'après des lois naturelles ou esthétiques, une pensée, un sentiment, une sensation, un événement ayant un caractère personnel et une portée générale et universelle.

Mais la danse peut être aussi le simple fait de déplacer une partie de son corps selon un rythme ou une cadence mesurée.

Cependant on est amené à considérer trop souvent la danse étroitement liée aux sonorités vocales ou instrumentales et à l'idée qu'elle suggère avec une toile de fond, un cadre, un costume qui ne sont qu'éléments spectaculaires.

Le cadre ad-hoc pour la danse nue est la nature. Les substances telles que la pierre, le sable, les arbres, le ciel constituent un décor permettant de mettre en valeur un élément naturel : le corps humain.

Mais lorsqu'il désire s'exprimer l'homme cherche trop souvent à modifier la présentation de son corps. L'effet du vêtement est de rendre le corps moins présent, moins sensible, en détruisant une harmonie. L'enchaînement naturel des formes se suffisent à elles-mêmes. Il n'est nul besoin de rechercher les contrastes. Il ne faut pas croire en la valeur esthétique des formes et des couleurs rapportées sur le corps.

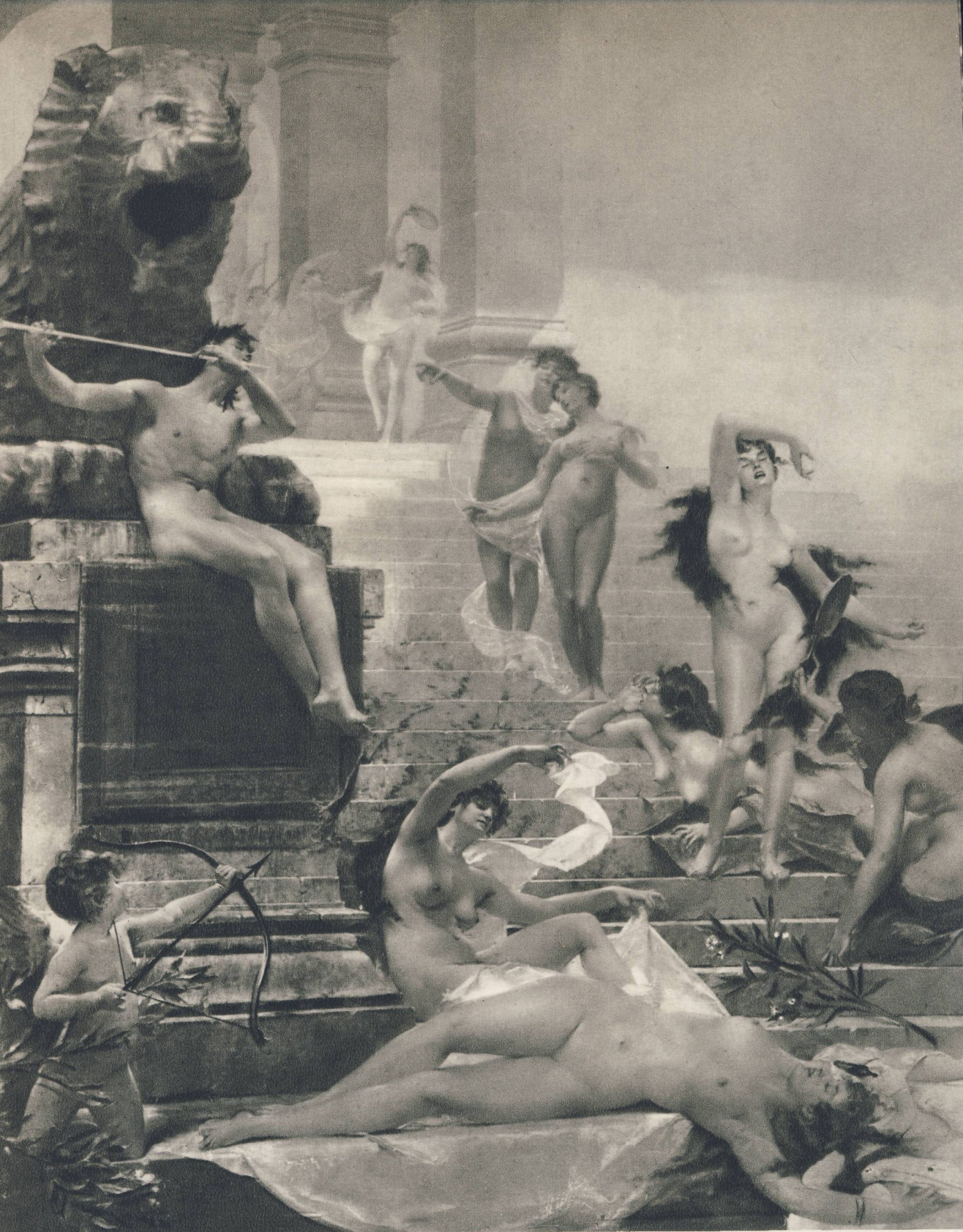


Photo Roger Violet

La musique. Peinture de Dubuss. Musée du Luxembourg.

Ce désir de l'homme est une sorte d'hypocrisie car tout peut être dit, exprimé, en rejetant les éléments extérieurs empruntés. Il ne faut pas être un singe mais un homme.

\*\*

Le rythme est dans l'univers. C'est le retour périodique, c'est le résultat d'un rapport de vitesse, de durée, d'intensité. L'union du rythme découlant du corps humain avec les phénomènes psychologiques ou biologiques se manifeste imparfaitement sous des tutus ou des collants. Le vêtement n'est qu'un obstacle nuisible par le divertissement qu'il suggère.

Un danseur doit être d'abord soucieux du développement musculaire de son corps qui doit atteindre le plus haut degré de plasticité; ensuite, il doit modifier celui-ci en fonction de l'expression qu'il désire réaliser, en minimisant le plus possible l'idée d'interprétation. L'homme et l'artiste ne doivent former qu'une seule et même unité en une magnifique statue.

\*\*

Pour plaider en faveur de la danse nue, il demeure indispensable de mettre en valeur la beauté intrinsèque de l'arabesque tracée dans l'espace par les membres et la masse du corps humain.

Cette arabesque a une valeur propre en fonction de l'extériorisation d'un tracé proche de la pureté, car les lignes sont des complexions spontanées. Par la nature de sa constitution le matériau utilisé est en harmonie avec un espace illimité. Il n'y a donc aucune restriction pour son évolution, pour son accomplissement.

Cette liberté qui a pour image, pour reflet la nudité autorise une profusion d'expressions. C'est alors que sans ambiguïté possible la phrase s'exprime de la matière. Et une extrême maîtrise de celle-ci permet la manifestation d'un langage didactique, d'une locution qui possède ses attaches dans la pensée de l'homme.

Les mouvements de danse exécutés nus doivent être manifestes pour que leur pénétration soit plus évidente et empreinte de clarté.

Le danseur doit se laisser pénétrer d'une sorte d'acuité, d'une finesse excessive pour éviter l'existence de mouvements superflus et gratuits.

Il lui importe d'atteindre une élévation, il trouve celle-ci dans une extrême réserve, dans le culte du corps humain.

Ses gestes devront être circonscrits dans le cadre des expressions simples et vraies. Le danseur doit refouler de son vocabulaire toute une gamme de gesticulations inventées dans le but de produire un effet n'ayant aucun rapport étroit avec la vérité.

Après avoir accepté cette restriction, la qualité des gestes s'en trouve profondément modifiée. Le lexique du danseur s'enrichit de qualités nouvelles et n'est plus encombré d'éléments reçus gracieusement.

Mais le danseur va se croire évincé du monde des artistes car il a toujours faussement pensé que son art était étroitement lié à l'exagéré.

L'absence de démesure doit infléchir l'impression de son art. Sa danse nue n'est viable que s'il y adjoint de nouvelles propriétés: celles de la souplesse et de l'habileté qui doivent s'accorder avec l'esthétique, dosage proportionné des produits du corps humain.

**Elèves du professeur Malkovsky. On remarquera la gracieuseté des attitudes. L'enseignement du maître est complet: il apprend à danser, à marcher avec aisance, à accomplir des gestes aisés et élégants; donc il enseigne la maîtrise de soi. Il apprend aussi à voir, à sentir et à penser: à entrer en communion avec la nature.**



Les mouvements convulsés, les contractions musculaires, voisins du machinisme, doivent être exclus de son travail. Le geste ne sera plus le fruit d'un enseignement, il appartiendra à son patrimoine, et ainsi, il s'intégrera à lui-même, il deviendra propre à sa stature.

Le danseur dans son évolution nue aura comme souci primordial de surveiller son allure statique qu'il essayera de cultiver pour obtenir la souplesse, seule génératrice de beauté. De lui-même, il connaîtra les limites des contractions normales et des contractions anormales de ses muscles. Une telle exposition de son corps dépouillé de tout artifice l'obligera à une attentive observation, fera éclore le souci de l'analyse, du contrôle, d'une maîtrise.

Ce n'est qu'avec le corps nu que l'artiste peut engager un dialogue avec lui-même. Le fait d'avoir vaincu la pudeur physique l'autorise à libérer l'art profondément ancré en lui. L'homme et l'artiste se réfléchissent plus aisément et les qualités cachées en l'artiste se réfléchissent alors sur l'homme. Nous assistons à la naissance d'une sorte de réalité humaine consolidée par les propriétés des liens esthétiques. L'homme face à l'artiste, l'invisible est vaincu, il n'y a plus qu'une seule et unique présence : l'homme-artiste évoluant nu.

\*  
\*\*

La danse premier des arts est avant tout le résultat d'une manifestation naturelle immédiate. Il n'est nul besoin de faire appel à des éléments extérieurs à soi-même. Le corps et la statue deviennent une unité, le matériau et l'art forment également une unité. Il y a concentration.

Les lois esthétiques pour aboutir à ce recueillement sont du domaine empirique, elles ne sont pas régies par un système ni par une théorie.

L'homme doit exiger que son corps devienne une statue. De cette métamorphose, il résulte une transformation du corps humain en formes harmonieuses. C'est par un dur travail de la matière, le modelage, que la beauté surgit la première ; puis, dès l'évolution, le mouvement du corps engendre celui de l'âme. Il y a union de la matière et de la pensée, cette alliance codifiée par le rythme intérieur du corps s'universalise jusqu'à ce qu'elle devienne accentuation divine.

C'est alors que l'homme atteint un sommet. Par l'exaltation de son corps nu en mouvement il projette une image céleste. La nature de ses sens explose de son corps. Les éléments ambiants tels la terre, le ciel forment avec lui-même une allégorie harmonieuse et vivante.

L'évolution du danseur nu est un spectacle proche de la grandeur, car l'art du mouvement n'est plus limité aux contours de la masse corporelle, le danseur soutient sans répit une lutte avec l'espace.

Le combat qu'il livre est dominé grâce aux armes intégrées en lui-même, ainsi doit-il en connaître la valeur exacte.

La vertu la plus judicieuse sera incontestablement la vigueur de son corps qu'il obtient à la suite d'une accoutumance aux fluctuations atmosphériques, puis la beauté des expressions de ses attitudes en fait un homme en plénitude.

La danse est d'autant plus difficile qu'elle relève du lieu et du mode d'exécution exempts de tout accompagnement instrumental.

Pour créer le rythme, le danseur doit le posséder en lui-même, cette recherche sera longue et délicate, toutefois l'éclosion de ce rythme est une nécessité primordiale. Ce rythme doit s'harmoniser avec des rythmes extérieurs très subtils préexistants.

L'accord de tous ces rythmes est la clé de l'harmonie. L'action créatrice résulte d'un accord parfait et d'une continuelle homogénéité entre tous les éléments générateurs de force et de beauté.

Si le danseur contemporain se montre réticent devant la danse nue, c'est que livrer son corps aux regards d'autrui l'oblige à rejeter pour son exécution tous les artifices qui favorisent aisément la manifestation de son art.

D'autre part, il n'est qu'insuffisamment soucieux d'une harmonie naturelle et principalement d'un contact direct avec la nature. Je sais aussi qu'il objecte le peu d'intérêt que présente la danse rythmique. Nous serons de son avis car malheureusement, celle-ci ne connaît pas le développement désirable. Elle est la victime d'une sclérose, conséquence de la médiocrité de ses adeptes et du manque d'élévation spirituelle de ceux-ci.

Il est donc nécessaire de réclamer une discipline telle que la concevait Isadora Duncan, telle que la pratique de nos jours le danseur Malkovsky.

L'histoire de la danse nous apprend que les peuples de l'antiquité se livraient à des saltations le corps dépouillé de vêtements.

C'est en Egypte que nous retrouvons les premières processions, marches religieuses de femmes dansant dévêtues, jouant du tambour et agitant des feuillages pour chasser les mauvais esprits.

A Byzance, l'Impératrice Théodora exécute nue des danses pleines d'adresse et de grâce. Mais c'est principalement dans la Grèce antique que l'homme s'attache à mettre en relief l'harmonie du corps humain, la beauté et la force qui s'en dégagent. Ainsi organise-t-il les gymnopédies spartiates, danses à la fois sportives et lyriques, des danses guerrières telle la pyrrhique sont exécutées par des hommes entièrement nus.



Photo Philip Vernon

**O femmes ! ô beauté ! Joie et Douceur du monde,  
Suprême don qu'à l'homme a fait Jehovah Dieu,  
Qu'Il soit béni ce Dieu, par votre chair profonde  
Et sur ce mont sacré dont il fit son haut lieu !**

« Chants de l'Eros »

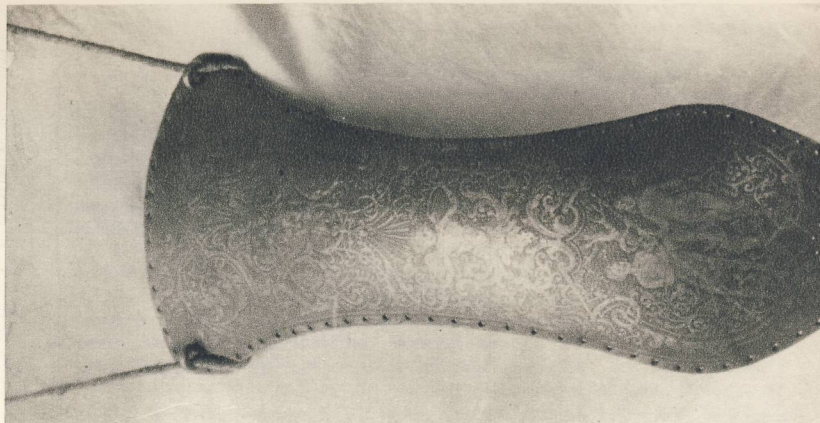
De nos jours, la vulgarisation de l'art saltatoire veut que sa manifestation coïncide étroitement avec la musique et la peinture. Le spectateur réclame un mélange confus et incohérent de gesticulations, et de prouesses acrobatiques. Peu lui importe si les lignes du corps sont étouffées et disparaissent en un chaos, ainsi, la tâche du danseur est favorisée, sa responsabilité atténuée, ainsi utilise-t-il son corps comme un mannequin.

Le souci des formes corporelles, des attitudes, du tracé des gestes et des mouvements n'est plus sa constante préoccupation. Il oublie trop facilement que la poésie doit être extraite de son corps, que son œuvre est partie intégrante de lui-même et qu'il doit l'exposer nue dans un cadre naturel.



Photo Marton

La femme moderne, la femme libérée qui n'est plus l'esclave de l'homme mais sa compagne égale à lui-même, doit être consciente de sa personnalité, comme elle doit revendiquer tous ses droits et accomplir tous ses devoirs humains.



Ceinture de ch...

## RÉFL LA CEINTUR

**D**E temps immémorial, l'esprit de possession des hommes, considérant les femmes comme un objet de leur appartenance et dépendance, au même titre que leurs chevaux ou leurs troupeaux, a été à la base du sentiment de la jalousie masculine.

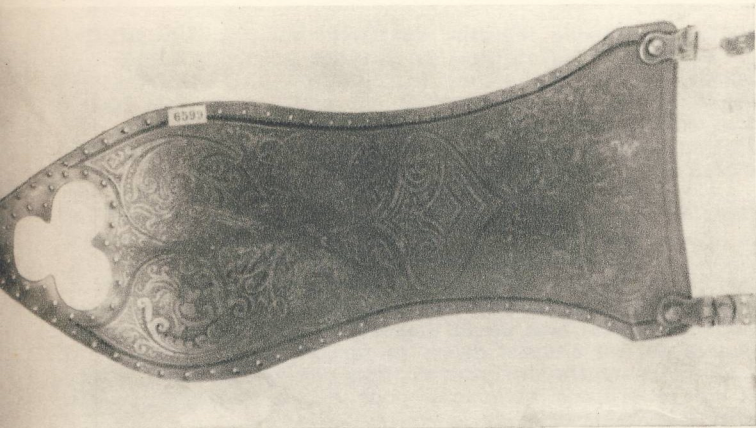
En tous les temps anciens, la femme qui manquait de fidélité matérielle à son époux était durement châtiée. Remarquons d'ailleurs que la fidélité mentale n'était alors nullement envisagée. La femme peut détester son mari, cela n'a pas d'importance. Ce qui importe, pour l'homme, c'est non pas d'échanger des caresses avec qui les accueillera avec joie, mais d'être le seul maître et possesseur publiquement reconnu pour tel par ceux qui l'entourent.

\*\*

Pour préserver cette précieuse denrée qu'est la femme possédée, les prescriptions légales et les coutumes sont féroces. Dans le Deutéronome, Chapitre 23, Verset 22, on lit : « Quand on trouvera un homme couché avec une femme mariée, ils mourront tous deux ». Le mode de mort n'est point précisé ici, mais il découle des Versets 14 à 21 qui visent le cas d'une jeune mariée dont l'époux prétend qu'elle n'était pas vierge. Si cela est constaté inexact, le mari sera obligé de garder la femme toute sa vie et en outre il paiera une amende de cent pièces d'argent, mais (Vers. 20) « Si ce qu'il a dit est véritable, que la jeune fille ne soit point trouvée vierge », (Vers. 21) « Alors ils la feront sortir à la porte de la maison de son père et les gens de la ville l'assommeront de pierres et elle mourra ». Il s'agit donc aussi vraisemblablement de lapidation, dans le cas prévu au Verset 22 qui suit.

Des supplices divers sont aussi envisagés par diverses coutumes des pays d'Asie et, en dehors même de ces régions, il a toujours été tenu pour légitime que le mari dont l'épouse se rend auprès d'un autre se tienne pour outragé et la tue.

Remarquons bien que l'opinion générale c'est non pas qu'il est regrettable qu'il y ait pour le mari qui voit sa femme auprès d'un autre une douleur, une peine due à la crainte de se voir privé d'un amour très chéri, mais que cela constitue une injure, une peine d'amour-propre, la privation d'une des pièces de son cheptel. Aussi crée-t-on, suivant les pays des dispositifs divers destinés à enfermer les femmes pour qu'elles ne s'échappent pas et soient hors des atteintes des hommes de l'extérieur. Ce furent, en Grèce, les gynécées, plus tard, en Orient, les harems; mais toujours le but dans lequel sont instituées ces demeures est d'isoler les femmes de tout homme autre que le mari.



Musée de Cluny.

Photo Roger Violet

# SUR DE CHASTETÉ

par le DOCTEUR P. RUSSO

Ainsi nous voyons se manifester deux tendances opposées ayant but commun : d'une part une législation draconienne mais conservant un caractère purement moral : interdiction de contacts avec d'autres que le mari, avec, pour sanction, la lapidation; d'autre part une organisation matérielle de séquestration évitant ainsi le recours aux sanctions. Si toutefois une pensionnaire du harem trouve cependant malgré les barreaux (voyez la « Précaution inutile ») moyen d'enfreindre la loi, elle est tuée sans autre forme de procès.

Mais durant toute l'Antiquité, on ne voit aucun auteur mentionner l'existence d'un autre et plus récent moyen de préservation de ce ridicule « honneur du mari » qui tant défraye à juste titre le vaudeville et dont les spectateurs de théâtre se gaussent de voir réduire à néant la superbe.

Ce moyen, qui ne semble attesté qu'à partir du Moyen Age, c'est la « ceinture de chasteté ».

\*\*

Les chevaliers partant pour la croisade et craignant les entreprises des autres seigneurs demeurés en Europe, ou de pages, de troubadours et autres amuseurs venant dans les châteaux, voire de moines confesseurs, se prémunirent contre ce « meschief », (grave, estimaient-ils), en fermant l'entrée du Saint des Saints au moyen de ceintures dont la forme générale fait penser à celle de nos modernes ceintures herniaires. Elles offrent, avec des modalités variées dans le détail, les caractères suivants. Une plaque de métal à bords mousses couvre une partie du pubis, s'amincissant en triangle pour passer entre les cuisses où elle n'offre que quelques centimètres de largeur, mais est cependant suffisamment large et bordée de gros bourrelets pour interdire toute mise en place de pénis ou même de doigt dans le vagin. Franchissant d'avant en arrière la région périnéale, la bande de métal s'élargit à nouveau en triangle couvrant une partie des fesses. Le triangle antérieur et le postérieur ont ainsi chacun une base supérieure et sommet inférieur. Les deux bases sont situées au niveau de la taille, l'une sur le ventre, l'autre sur le dos. Une ceinture de métal fort, formée de pièces à charnières, les réunit et peut être fermée par un verrou à clef qui ne peut être ouvert que par le possesseur de ladite clef : le mari. Monsieur part en guerre contre les infidèles et pour que sa femme ne puisse pas le devenir, il emploie un moyen très sûr a priori : l'occlusion des voies de pénétration dans la place. Bien entendu deux pertuis étaient réservés au passage des produits d'élimination vésicale et intestinale, mais avec une disposition



Photo A.

Ecole française (XVII<sup>e</sup> siècle). Jeune femme à sa toilette. Musée de Dijon.

Peut-on imaginer que cette jeune et jolie femme fût moralement et physiquement meurtrie par le port d'une ceinture de chasteté !

Au temps jadis, l'art ne perdait jamais ses droits. C'est ainsi que certaines ceintures de chasteté étaient finement ciselées comme des objets précieux. Sur celle que nous reproduisons ici se trouve, opportunément gravé, le rappel du péché originel.



telle que tout essai tenté de l'extérieur pour les utiliser comme voie d'accès se serait avéré fort douloureux et dangereux.

\*\*

Une autre forme de ceinture de chasteté, (si l'on peut dire), est celle qu'ont inventée les tenants de la coutume (heureusement en régression très nette depuis une dizaine d'années) existant chez les Galla de la côte des Somalis. Elle consiste en la fermeture des voies sexuelles et génitales de leurs femmes non par un revêtement métallique externe, mais par un revêtement charnu autochtone provenant des tissus mêmes du corps de la femme. Cette coutume est dite « des femmes cousues ». J'en ai donné jadis dans cette même revue et plus récemment dans une autre publication (1) une description détaillée, j'y renvoie le lecteur, rappelant seulement les caractères principaux de ce cruel usage. Dans l'enfance, on excise chez les fillettes le clitoris et les petites lèvres, on réunit les deux bords de la plaie ainsi créée et qui va du clitoris à la fourchette, de sorte que la cicatrisation faite, il n'y a plus d'orifice vulvaire, mais seulement un pertuis tout près de l'anus, pour l'évacuation des liquides. La fillette grandit ainsi, bien entendu privée à peu près totalement de sensibilité sexuelle. Quand elle se marie, le mari, pour l'accouplement, fend avec son couteau la paroi qui avait été créée par la cicatrisation et c'est sur cette femme saignante et douloureuse, sans sensibilité clitoridienne et dont la sensibilité vaginale est nécessairement réduite par l'excision des petites lèvres qu'il réalise brutalement l'intrusion dans une plaie, du pénis masculin pour « ensemencher » le terrain de sa descendance. Les femmes Galla non seulement enfantent, mais conçoivent dans la douleur. Elles doivent avoir une conception très particulière des « plaisirs » de l'amour. Elles ne sont plus dotées d'un système génito-sexuel, mais d'un système génital seulement, et c'est au prix de cette déchéance, de cette transformation de leurs femmes en machines à faire des enfants dans la souffrance, que les maris Galla sont sûrs de la virginité de leur femme et de l'absence de risque d'infidélité. Car s'ils doivent s'absenter, ils les « recousent » s'il n'y a pas d'enfant « en route ». Le but essentiel est ici, comme pour les ceintures de chasteté moyenâgeuses, d'éviter à tout prix qu'un enfant naisse dont le père physiologique ne serait pas celui « quem nuptiæ demonstrant » (qu'indique le mariage) comme disaient les vieux légistes romains.

\*\*

En somme, si l'on se place au point de vue de ces hommes, ils agissent de façon fort judicieuse, car les femmes étant mises en état de n'éprouver aucun attrait pour les actes sexuels ont bien peu de chances de se laisser séduire et, étant closes, ne risquent pas l'infidélité matérielle.

Toutefois avouons que la ceinture de chasteté de notre Moyen-Age est une ceinture de roses comparée à la « fermeture » des femmes Galla.

Mais le dispositif d'occlusion des voies sexuelles n'est pas seulement un dispositif destiné à la sécurité des maris. Le dernier avatar de cette idée est à but prophylactique

(1) Voir « *Vitre d'abord!* », année 1933 : « Les Femmes cousues » et « Le progrès qui tue », numéro spécial de « Médecine pour tous », 1, rue Fénelon, Lyon.

contre l'onanisme féminin, en particulier celui des fillettes. Il est décrit en détail dans un ouvrage populaire déjà ancien (1874), du D<sup>r</sup> Labarthe, le « Dictionnaire de Médecine usuelle ». Ce curieux appareil est exactement fait comme une ceinture de chasteté mais en matières souples, cuir, étoffes, sauf la conque qui recouvre la vulve et qui est faite d'argent ou de maillechort.

Ainsi dans l'histoire de la réalisation des procédés destinés à l'obturation des voies génito-sexuelles féminines dont le type le plus caractérisé est la ceinture de chasteté moyenâgeuse, on peut constater l'existence de deux modes d'orientation. Le plus ancien vise uniquement la préservation de la pureté de descendance des enfants du mari et la conservation pour lui seul de la disposition de cette pièce remarquable de son cheptel qu'est la femme. Le plus récent vise tout au contraire une préservation contre des excès sexuels et ne se propose nullement pour but la sauvegarde d'une propriété, mais celle de la santé.

D'autre part on constate trois périodes se succédant chronologiquement. D'abord, la période de la clôture par persuasion. Les populations anciennes vivaient dans des conditions où il était difficile d'enfermer les femmes, sauf dans les cités importantes et chez les gens riches, en raison des nécessités de déplacements provenant des travaux qui devaient être effectués à l'extérieur. Mais les sanctions très sévères prescrites par les lois devaient réaliser la protection souhaitée.

\*\*

Puis, le niveau de vie s'élevant, on vit s'accroître le nombre des gynécées. En Orient, ce furent les harems. Mais c'était la clôture avec liberté dans l'intérieur de la demeure et sans aucun instrument matériel de coercition corporelle.

Aux temps troublés du Moyen Age, le danger, pour le seigneur parti pour la croisade, était fort grand de se voir préférer un gentil page, non point mal soigné et mal odorant comme lui, non grossier ni grincheux. Et c'est de cette préoccupation que semblent bien être nées les ceintures de chasteté. Toutefois, certains textes que j'ai le regret de ne pouvoir citer, car je ne les ai plus à ma disposition, font état d'un tout autre usage des ceintures de chasteté et qui semble plus vraisemblable étant donnée la lourdeur, la forme inconfortable, la dureté de ces appareils. Il s'agirait de moyens de punition pour des femmes adultères ou supposées adultères et que le mari avait bien voulu ne pas tuer, mais qu'il obligeait à porter cette lourde masse de métal dans les régions fautives de leur corps.

\*\*

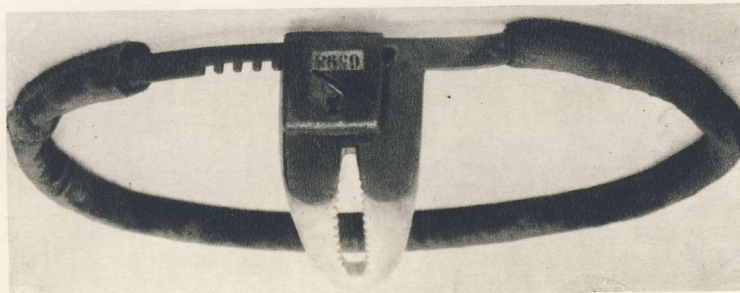
Chronologiquement la méthode Galla ne peut prendre place dans aucun des trois cadres que je viens d'indiquer, elle existe depuis une durée immense et, par nature ne peut pas se modifier. Elle ne peut que disparaître si les conditions de civilisation du pays progressent. C'est d'ailleurs ce qui est en train de se produire.

L'appareil antonianique du D<sup>r</sup> Labarthe ne peut non plus être classé dans la série chronologique d'évolution de la clôture sexuelle, car il poursuit un but très différent et ne se rattache que par sa forme et son but matériel aux ceintures moyenâgeuses.

Les ceintures du Musée de Cluny sont bien connues. Celles présentées ici par K. de Mongeot sont particulièrement intéressantes par leurs formes, dispositifs et origines.

Musée de Cluny. Ferronnerie.  
Autre modèle de ceinture de chasteté de fabrication rudimentaire. Elle était en usage au XV<sup>e</sup> siècle.

Photo Roger Viollet



# VIVRE, D'ABORD, AVEC LES LIVRES

## LE "VRAI" WILLY

par HENRY DE MADAILLAN

**A**UX premières lignes de ma précédente chronique, j'invoquais pieusement le sacré nom de Willy et je citais l'une des immarcescibles sentences dont l'auteur des Lettres de l'Ouvreuse enrichit, à fonds perdu, la Sagesse plumifère des Nations. Je voulais ainsi me placer, dès l'abord, sous l'égide de l'inventeur des Claudines (entre autres) et faire entendre sa voix flûtée dans le dialogue, afin de mieux pouvoir parler de lui plus tard et comme il le mérite. Je tiens, en effet, le « cas » Willy pour l'un des plus édifiants de la petite histoire littéraire. Il demeure un exemple très précis de ce que peuvent devenir la justice et l'honnêteté dans le monde des Lettres. Il illustre, crûment et cruellement, les Mœurs des Diurnales de Marcel Schwob, au Pays des Articleoles d'André Maurois. Car, disparu depuis plus d'un quart de siècle, Willy n'a pas cessé de vivre dans la mémoire de nos contemporains, malgré tous les efforts prodigués, pendant trente ans avant sa mort, pour l'enterrer vivant.

Combien d'écrivains, qui semblaient promis à l'immortalité, ont disparu, hommes et œuvres, noms et titres, corps et biens, depuis 1931, l'année où mourut le réprouvé Willy ? Combien qui, gorgés d'honneurs, comblés par la fortune, dictant leur loi partout, encombrant l'actualité, monopolisant les encensoirs, bouclant derrière eux toutes les portes du succès, ne sont plus même un souvenir ? Où sont-ils, Vierge Souveraine ?... Mais Willy vit toujours et, par un de ses paradoxes habituels, il vit très bien, honni, insulté, calomnié. Il vit très bien, en dépit de ses livres dont de bonnes âmes ne cessent de nous répéter, depuis vingt-six ans, qu'il n'a jamais écrit ceux qui furent publiés sous son pseudonyme.

La seule personnalité de Willy suffit à sa survie. Une personnalité si évidente qu'elle s'impose à ceux qui, pour le meilleur et pour le pire, s'intéressent à la vie littéraire du demi-siècle passé. Ainsi d'Henri Martineau, qui publiait récemment, au Mercure de France, une longue étude sur la collaboration de Willy et de Paul-Jean Toulet. Ainsi de mon fraternel ami Pierre Varenne, qui prépare une Vie de Willy, où tout sera dit, j'en suis sûr, avec une exactitude et une élégance parfaites dans la vérité. Ainsi d'André Billy, qui écrivait sur ce double sujet, dans ses « Propos du Samedi » au Figaro Littéraire : « Ce que nous voudrions connaître enfin, c'est Willy, le vrai Willy ».

André Billy sait bien de quoi il parle. Ce qu'il désire qu'on lui présente, c'est Willy dépouillé d'artifices, pour autant que la mémoire des hommes soit impartiale et fidèle. Billy n'ignore pas que Willy a été abominablement et constamment diffamé, mais il ne veut pas, en revanche, d'une hagiographie hyperbolique. Il demande une vérité, qui sera peut-être approximative comme toutes les vérités, mais qui satisfasse à l'honnêteté intellectuelle. Il demande une vérité qui soit autre chose que des injures. De ces banales injures dont un nécrophage professionnel, crétinissant et cacographe,



Photo Roger Viollet

Un beau portrait de Willy par F. Fau.

nous donna un exemple assez comique, moins de deux semaines après la chronique d'André Billy et dans le même journal !

Le vrai Willy, je l'ai connu. Je l'ai connu, pendant cinq ans, dans son intimité quotidienne. J'ai vécu, pendant onze ans et jusqu'à sa mort, dans sa constante familiarité. Il me

fit l'honneur d'être mon ami. Un ami impeccable et parfait, dont je respecte le souvenir comme j'estimais sa personne. Je le dis maintenant pour n'en plus reparler, m'efforçant de n'être ici qu'un commentateur objectif, qui voudrait faire comprendre, aux esprits de bonne foi, ce que fut un homme exceptionnel.

Lorsque j'ai rencontré Willy en 1920, c'était à Monte-Carlo. Il avait 60 ans. Il habitait, Villa des Fleurs, près de la gare de La Turbie, une petite chambre encombrée de livres, de revues, de journaux. Ses ressources étaient multiples, mais infimes. Il touchait une pension hebdomadaire de 75 francs, que lui assuraient deux de ses nièces. Il avait des « piges » assez régulières à Bonsoir, à L'Œuvre, à La Suisse, à La Vie Parisienne, au Sourire, à Sur la Riviera. Il collaborait à dix autres périodiques de province et de l'étranger. Il assumait des travaux de librairie et publiait des livres, suivant sa formule. Il jouait aussi, chaque jour, au Casino — mais pour la « matérielle » — un jeu très serré, « en fonctionnaire appliqué, persévérant, prudent comme un serpent et patient comme un chat à l'affût ». Ainsi parvenait-il à subsister. Il déjeunait, chaque jour, à la table de son vieil ami Raoul Gunsbourg, le directeur de l'Opéra de Monte-Carlo. Il avait, d'ailleurs, fort peu de besoins et ne conservait, de sa vie passée, que deux luxes : son monocle au ruban toujours neuf et la manucure à qui, trois fois par semaine, il confiait ses mains admirables.



#### Les métiers difficiles.

— Evidemment... vous feriez un excellent critique théâtral !... mais combien d'années de salle d'armes avez-vous ?

Extrait de « L'Assiette au Beurre », 1912

Je l'ai toujours connu débonnaire, gentiment sceptique, affable, souriant, ne laissant jamais passer une occasion de rire, mais d'une sensibilité d'écorché, vite blessé, susceptible et coléreux. Certains ont dit qu'il avait la larme facile. Je ne l'ai vu pourtant pleurer qu'une fois, en onze années. Une seule fois. Je n'oublierai jamais cette nuit de printemps où, face à la mer, sur les terrasses, le vieil homme éclata soudain en sanglots, submergé par un désespoir atroce qui lui arracha le secret que je ne trahirai certes pas, un secret qui révélait la scrupuleuse délicatesse, la probité virile de son âme. Cette nuit-là, j'ai compris qui était Willy et l'admirai.

Ce Willy qui ne se livrait pas, nombreux sont ceux qui l'ont deviné ou pressenti, nombreux ceux qui l'aimaient. Depuis trente-sept ans, je suis témoin de l'amitié fidèle que lui manifestaient des êtres aussi différents que Blasco Ibanez, René Blum, Henri de Régnier, Paul Léautaud, Paul Reboux, Gaston Leroux, Michel-Georges-Michel, Jean de Bonnefon, Claude Farrère, Pierre Louys, Jean - Desthieux, Francis Jammes, Pierre de Bréville, Jehan-Rictus, Camille Mauclair, Serge de Diaghilew, André Thérive, Raoul Ponchon, Fagus,

André Lamandé, Francis de Miomandre, Jacques Dyssord, Georges Lecomte, Léon Daudet, André Salmon, Gabriel Pierné, Fernand Mazade, Edouard Champion, Tristan Derème, Vincent Muselli, Henri Béraud, cent autres dont les noms rempliraient cette page. Mais, pour moi, la caution majeure de la valeur morale de Willy, c'est l'amitié, vraiment fraternelle, que n'ont jamais cessé de lui manifester, malgré tout, malgré tous, jusqu'à la dernière heure, ces deux hommes aux principes rigides, ces deux consciences intègres, sévères, lucides, intransigeantes, que furent Alfred Vallette, le fondateur du Mercure de France, et Vincent d'Indy, le fondateur de la Schola Cantorum.

En 1920, s'il était toujours cet « à peu près grand homme » dont a si bien parlé Rachilde, Willy n'était certes plus le « Roi de Paris » qu'il avait été pendant quinze ans. La raison en est simple : Willy payait. Il payait son indépendance, sa liberté d'esprit, de langage et d'allure, son non-conformisme intellectuel et artistique, sa franchise, son courage moral et physique, sa fidélité à l'amitié, sa véhémence et ses violences, ses partis pris et sa sûreté critique, son dédain absolu des non-valeurs établies, ses succès, sa chance, ses découvertes, ses réussites. Il payait les rancunes, les peurs, les haines, les lâchetés de l'envie et de la jalousie qu'il avait suscitées. Il a payé, pendant plus de trente ans. Il avait dit lui-même : « La vengeance, comme le veau, est un plat qui se mange froid ». Ses ennemis — je dis bien : ses ennemis, et non : ses adversaires — mangeaient leur plat glace.

Ils avaient raison, puisque Willy, l'imprudent, l'insouciant Willy, n'avait pas joué le jeu.

Fils de grands bourgeois, apparenté à des généraux, des évêques, des banquiers, ce jeune homme, déjà chauve et déjà bedonnant, aurait pu continuer l'œuvre de son grand éditeur de père, en coulant des jours paisibles, voluptueusement étendu sur un matelas de millions. Hélas ! la librairie Gauthier-Villars ennuyait ce Pic de la Mirandole, malgré la culture vraiment encyclopédique qui lui rendait toutes les sciences familières. Aux thèses de doctorat il préféra la littérature, le théâtre, la musique. Mais Henry Gauthier-Villars pouvait faire, dans le monde des Lettres, une très honorable carrière, distribuant avec un art subtil la casse et le séné, fréquentant assidûment les académiciens qui l'eussent accueilli, quelque jour, au sein de leur immortalité. Publiant des romans sérieux, de nobles pièces de théâtre, des essais pesants et sévères, il pouvait épouser une riche héritière, fréquenter les salons du noble Faubourg, avoir ses jours de réception et voir son nom souvent cité, aux rubriques mondaines du Gaulois et du Figaro.

C'eût été mal connaître cet hurluberlu qui, se faisant un nom d'un surnom, troquera un patronyme célèbre contre vingt pseudonymes, dont Henry Maugis, Jim Smiley et, surtout, Willy sont les plus connus. Il veut n'entrer en littérature que par la petite porte du journalisme et prolifère, avec jubilation, dans les journaux légers, les périodiques grivois, ou ces revues confidentielles, fondées par d'obscurs poètes qui s'essaient au génie. Il déniche, au fond de sa province, une petite paysanne pauvre et l'épouse. Il publie des romans décorsetés, des comédies et des revues « ollé-ollé ». Il a pour amis, pour « compaings », tous les bohèmes du Boul' Mich', de Montmartre et du Boulevard. Il hante les tavernes, les caf' conc's, les cercles, les ateliers, les boîtes de nuit. Il fait la cour aux gambilleuses et donne des leçons de mauvaise tenue aux « crevettes » les plus roses. Il jette l'argent par toutes les fenêtres et le fait rentrer par les trous de serrures. Il « joue sa vie », il joue toute sa vie, suivant des martingales très personnelles, où le paradoxe prend la place du hasard. Car le paradoxe, chez Willy, est une seconde nature. Bourgeois en rupture de principes, il est quand même chauvin et cocardier. Libertin anarchique, il respecte et défend toutes les formes de la tradition, dans le domaine social et religieux. Ce cynique est un tendre, ce joyeux garçon a mauvais caractère, ce prodigieux érudit s'enchantant à figner des fables express, ce fantaisiste nonchalant est un travailleur infatigable, ce bon gros est un dangereux escrimieur, ce noceur est au régime, Willy n'est pas Willy !

Tout ceci, qui explique un tempérament, un caractère, un état d'esprit, un comportement, une attitude, un modus vivendi, justifierait, au pire, l'indulgence amusée de ses contemporains. Pourquoi donc tant de haines — et si durables — contre cet homme ? C'est que Willy — au contraire de la réputation absurde qui lui fut faite — n'obéissait qu'à sa conscience professionnelle. Interrogé un jour sur les objets de son respect, il répondit, en utilisant un pluriel de majesté

qui en dit long : « Nous ne respectons que notre métier ». Notre métier : celui du journaliste, de l'écrivain professionnellement quotidien.

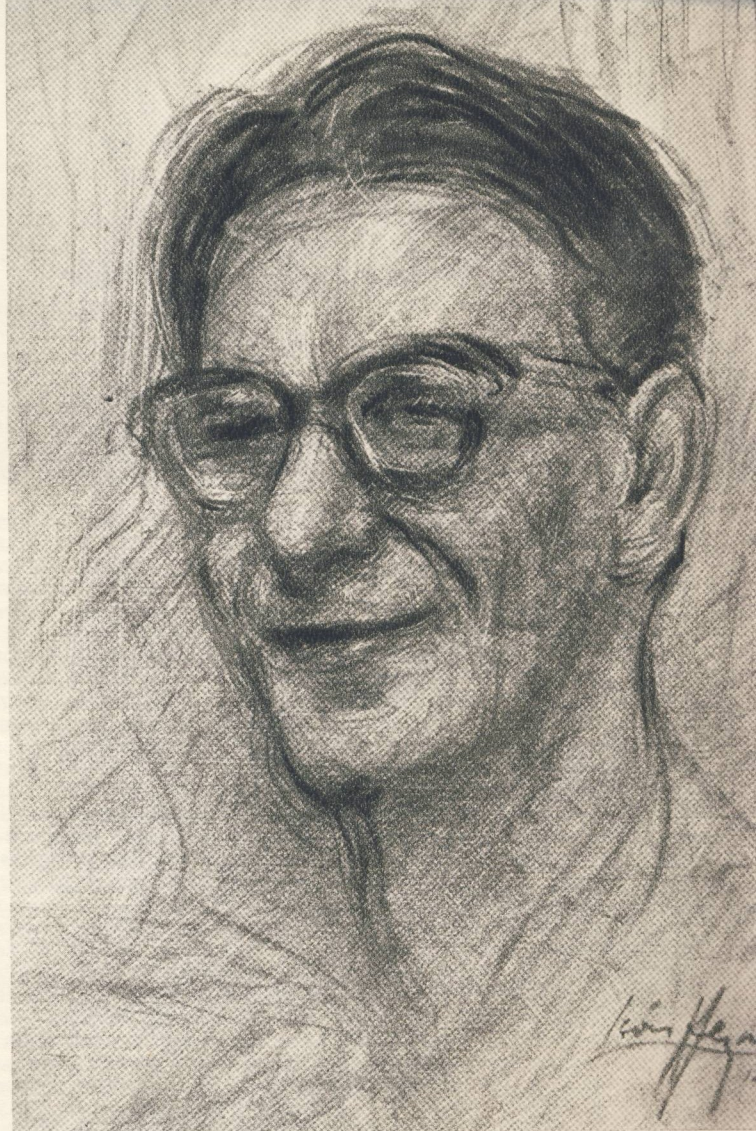
C'est cela qu'il faut comprendre et ne jamais oublier. Willy, s'il faisait représenter des comédies et des revues, s'il publiait des romans, ne se considérait ni comme un romancier, ni comme un auteur dramatique. Le roman, le théâtre n'étaient, pour lui, que des moyens alimentaires, procurés par la chance, comme le baccara et la roulette. Il n'acceptait d'être, devant lui-même, qu'un chroniqueur, un critique, un échetier, un journaliste. Il était journaliste, avant tout. En conséquence, tous les procédés excentriques et habituels, pour gagner le plus d'argent possible dans l'édition et le théâtre, il les utilisa. Mieux même : il les inventa.

En effet, tous les « trucs » de la publicité dont abusent aujourd'hui, jusqu'à l'écoeurement, les éditeurs, les directeurs de théâtres, les producteurs de films, les écrivains et les « artistes » qu'ils « lancent », ne nous viennent ni de Bernard Grasset, ni des Etats-Unis. C'est Willy qui les imagina et les employa, le premier. On pourrait le lui reprocher, si celui qui n'aurait jamais péché osait, maintenant, lui jeter la première pierre... Où est ce saint, cette grande âme vierge ? Mais, de tout cela, Willy s'amusait, alors qu'aujourd'hui tout est pris au sérieux. L'ironique Willy savait la vanité absolue de ces exhibitions outrancières jusqu'au scandale, alors qu'aujourd'hui le plus analphabète des écrivains, le plus inepte des cabotins croit, dur comme sa bêtise, au génie que lui confère la publicité. Willy, certes, le premier, comprit l'importance, uniquement financière, de la répétition obstinée d'un nom ou d'un titre à tout propos et hors de propos, de la multiplication éhontée des plus scabreuses photographies, par tous les moyens de la Presse. Il sut, le premier, deviner et exploiter le goût insane du public pour les indiscrétions suggestives sur la vie des « vedettes », pour les anecdotes poirées, pour les histoires dites « d'amour » aux relents très intimes. Il ne se servit qu'en virtuose ironique de tout cela, que mettait à sa disposition l'incommensurable Sottise humaine. La chance l'aïda, il réussit et il y gagna des fortunes, qu'il dilapida souverainement. C'était trop de bonheur. Dès lors, l'envie et la jalousie le condamnaient à mort. Les médiocres, les obscurs, les pusillanimes, les ratés lui vouèrent une haine inexpiable.

Cette haine fut d'autant plus insidieuse que Willy, littérairement, demeurait irréprochable. Son intelligence quasi géniale, sa culture sans limite, sa prodigieuse habileté d'ouvrier des lettres s'ajoutaient à un style de très grand écrivain, aussi riche et solide qu'impeccable. Si bien que le plus factice de ses livres est, encore aujourd'hui, pour le lecteur attentif, un chef-d'œuvre d'écriture et de composition. Car Willy, là encore, respectait son métier. Il avait le scrupule angoissé de l'ouvrage « bien faite » et n'eût jamais livré à un éditeur un livre bâclé. Ce scrupule, d'ailleurs, explique et justifie la qualité des collaborateurs qu'il choisit pour l'aider dans ses tâches et dont plus d'un prit, auprès de lui, des leçons magistrales qu'il n'a pas oubliées. Si Willy n'avait pas eu la plus stricte conscience professionnelle, il n'eût pas fait appel, pour fabriquer ses romans, à quelques-uns de ceux qui devaient s'affirmer parmi les meilleurs écrivains contemporains, mais bien plutôt à des tâcherons dont le talent aléatoire eût été, pour lui, un facile prétexte à les dominer. Que Willy ait eu pour collaborateurs des écrivains tels que Paul-Jean Toulet, Jacques Dyssord, Pierre Veber, Charles Derenne, Curnonsky, Fernand Mazade, Francis Carco, Jean de La Hire, Paul Acker, François Aussaresses, Armory, Henri Albert, Jean de Tinan, Suzanne de Callias, Alfred Ernst, Colette, Madeleine de Swarte, X. M. Boulestin, Jean-Marc Bernard et d'autres que j'oublie, c'est tout à son honneur, c'est tout à leur honneur. Willy, avec la plupart d'entre eux, travaillait vraiment de pair à compagnon, au sens exact des termes.

Mais son non-conformisme social, sa désinvolture dans la conduite de l'existence, son « industrialisation » de la littérature alimentaire, ses succès, ses collaborateurs de haute qualité, ne sont que les moindres raisons de la haine dont Willy est, aujourd'hui encore, après trente ans, la victime. La pire de toutes, la voici.

« Nous ne respectons que notre métier », disait Willy. Notre métier de journaliste. Investi du triple pouvoir de critique littéraire, théâtral et musical, Willy devait immédiatement s'imposer comme un maître dans ce triple domaine. Là encore, il est un inventeur de la forme, un novateur. Ses



Portrait de Léon Heymann

#### HENRY DE MADAILLAN

poète et journaliste de grande classe, l'un des écrivains les mieux informés des hommes et des œuvres de notre temps.

critiques ne ressemblaient à aucune autre et demeurent inimitables. Il fait entrer, dans ce genre si souvent ennuyeux, sentencieux, cacographique, bouffi de prétentieuse cuistrie, gonflé de vide outrecuidant, tous les procédés de style et de composition qui l'allègent et le renforcent. Sa critique est un jeu éblouissant d'esprit, de fantaisie, de drôlerie, de verve sans frein. C'est un feu d'artifice, toujours renouvelé et qui semble inépuisable, où tout se mêle : le calembour et l'à-peu-près, le latin et le grec, les formules d'algèbre, de chimie, de physique, la paléontologie et l'histoire, les épigrammes et les sentences philosophiques, les chansons de beuglant et les vers dorés, l'anglais, l'italien, l'allemand, l'espagnol, tous les argots. En cinquante lignes, Willy gaspille des trésors dont un artisan des lettres, doué d'économie et cherchant à s'en faire, eût tiré vingt chroniques bien nourries. Il faudrait citer et citer sans fin ses coups de génie boulevardier.

Le 6 décembre 1891, par exemple, il raconte les malheurs de la première pièce de Gabriel Mourey, intitulée Lawn-Tennis. Cette pièce de précurseur porte, pour la première fois, sur la scène française, les mœurs lesbiennes dont s'illustra La Prisonnière d'Edouard Bourdet. D'abord acceptée d'enthousiasme par Antoine pour le Théâtre-Libre, Lawn-Tennis fut refusée, après réflexion, par le même Antoine qui redoutait un énorme scandale. Gabriel Mourey porte alors sa pièce à Koning, le directeur du Gymnase. Que fait Willy ? Il écrit, en latin, en latin du premier au dernier mot et dans le plus pur style cicéronien (Quantus subito tumultus exorietur ! Qui clamores ! Quæ omnium ira !

Parietes, credo equidem, ipsi parietes indignabuntur !...), il écrit une chronique de soixante lignes qui se termine par ces mots d'une irrésistible ironie : Nunc forsan intelligitis cur Antonius Lawn-Tennis dare noluerit, ipse autem, comœdiam narraturus, latinâ linguâ sim usus, quippe qui aptius græcam adhibuissem. Parce que le latin, dans les mots, brave l'honnêteté, même lorsqu'il s'agit de Lesbos. Et L'Echo de Paris publiera intégralement cette page de style, le 6 décembre 1891 !... J'aimerais connaître le journal, ou la revue, qui oserait publier, aujourd'hui, une chronique théâtrale de soixante lignes en latin. J'aimerais connaître le journaliste d'aujourd'hui capable, avec cette impeccable maîtrise et cette autorité, d'improviser une telle page de latin, sur le « marbre », au sortir d'une répétition générale, comme le fit Willy, ce jour-là...

Mais, s'il s'amuse ainsi en grand seigneur des Lettres, Willy, dès qu'il s'agit de juger les œuvres et les hommes, ne cède rien du sérieux, de la sévérité, de l'indépendance absolue de sa pensée. Il fait son métier. Il est impitoyable. Il n'épargne personne. Amis ou ennemis, il rend la justice avec un courage qui n'est pas seulement moral, mais physique, prêt, en toutes circonstances, à défendre ses idées et ses opinions la canne au poing, ou l'épée à la main. Il dit ce qu'il pense, tout ce qu'il pense, sans se préoccuper un seul instant des conséquences. Il bouscule, éreinte, engueule, « willypende ». Pour qui lit aujourd'hui ses chroniques, elles présentent un effarant spectacle où, par centaines, pendant vingt années, les compositeurs, les chefs et les musiciens d'orchestre, les solistes : pianistes, violonistes, violoncellistes, chanteurs, les auteurs dramatiques, les librettistes, les directeurs de théâtre, les éditeurs, les journalistes, les critiques, les auditeurs et les spectateurs, les comédiens, les danseurs, les choristes, les administrateurs, les financiers, tous ceux qui, de très près ou du plus loin, sont mêlés au Tout-Paris des spectacles, des journaux, de la littérature, des arts, de tous les mondes, sont saisis, dénoncés, marqués, dépouillés de leurs vanités. C'est un jeu de massacre incessant, où le ridicule tue, impitoyable. C'est une hénaurme foire sur la place, où tout est, pour chacun, sans cesse remis en question. Or, beaucoup de ces victimes de Willy lui ont survécu, beaucoup vivent encore dans leur rancœur recuite. Etonnons-nous qu'à la première occasion, — qui leur fut fournie par deux lesbiennes en folie, les lesbiennes, ce péché mignon de Willy — ces victimes se soient vengées, bassement, ignoblement, mais avec une si parfaite et puissante unanimité dans la haine que Willy, après avoir payé, pendant trente ans, son irréductible volonté d'indépendance, en mourut !

Or, Willy était d'autant plus impardonnable que, s'il était le plus violent des critiques — au point qu'aujourd'hui un seul journaliste se permettrait-il de publier, dans la forme que leur donnait Willy, une seule de ses opinions, il serait assommé de procès et obligé de se soumettre, ou se démettre, — il était aussi le plus lucide, le plus courageux, le plus enthousiaste des partisans et, par un nouveau paradoxe, ce qu'il défend, exalte et loue, c'est toujours le plus inattendu de lui. Patriotard et chauvin, il se bat, par tous les moyens, pour Wagner, au temps où le médiocre Saint-Saëns et l'ennuyeuse Madame Adam jouent les Déroulèdes contre le génie de Bayreuth. Willy, auteur de romans très déculottés, défend avec une ferveur admirable César Franck, le « Père Sraphique », le Chant grégorien, Vincent d'Indy et la Schola Cantorum. Que ce soit au théâtre, en musique, en littérature, aucune des valeurs établies, aucune réputation bien assise, aucun snobisme ne trouve grâce devant lui, si le talent, la probité artistique, l'honnêteté intellectuelle sont en jeu. Illustres ou obscurs, connus ou inconnus, peu lui importe ! Ce qui compte, c'est la vérité de chacun et sa vérité à lui-même. Il n'éprouve pas plus de vergogne à dire son admiration pour un académicien chargé d'honneurs, s'il la mérite, qu'à découvrir et « lancer » un solitaire, un pauvre, un méconnu, s'il le faut, en bonne justice intellectuelle. Willy a l'intransigeance de ses droits de critique à un point tel que, pour la plupart de ses contemporains, il est immédiatement insupportable.

Voilà, en vérité, l'unique, la seule réalité qui fit, du destin de Willy, cet « à peu près grand homme », l'exemplaire, la paradoxale contradiction de la pauvreté à la fortune, d'une sorte de gloire à la dérégulation. Voilà pourquoi, aujourd'hui, en ce temps de re-writing éhonté, de « nègres » en tout genre, de truquages, de faux semblants, d'artifice, de maquillage, de mensonge, il se trouve encore de pures consciences, de nobles caractères, pour lui reprocher d'avoir appelé à collaborer avec lui, sous un pseudonyme qui est un nom

ineffaçable, quelques-uns des meilleurs écrivains de son temps. Voilà pourquoi, aujourd'hui, en un temps où toutes les prostituées, tous les prostitués, de tous les sexes, tiennent, en tous lieux, dans tous les domaines, partout, les leviers de commande de l'argent et de la renommée, il se trouve encore de rougissantes pucelles, des puceaux scandalisés, pour reprocher à Willy sa vie, libre et sans feintise, d'homme qui aime les femmes comme un homme et le leur fit bien voir, laissant derrière lui le souvenir savoureux de ses amours passées. Voilà pourquoi l'hypocrisie, le mensonge, la duplicité, la fourberie, les tartuffes, les bons apôtres, les saintes nitouches, les pharisiens, les cagots, les cafards, les faux jetons, les escobars, les petites crapules du journalisme et de la littérature s'acharnent, aujourd'hui encore, plus d'un quart de siècle après sa mort, sur cet intuable Willy !

Voilà, André Billy, ce que fut le vrai Willy. Voilà les vraies raisons de son destin paradoxal.



Deux belles élèves du Professeur Malkovsky.



# RÉALISATION NATURISTE

## CENTRE DE L'ARDÈCHE

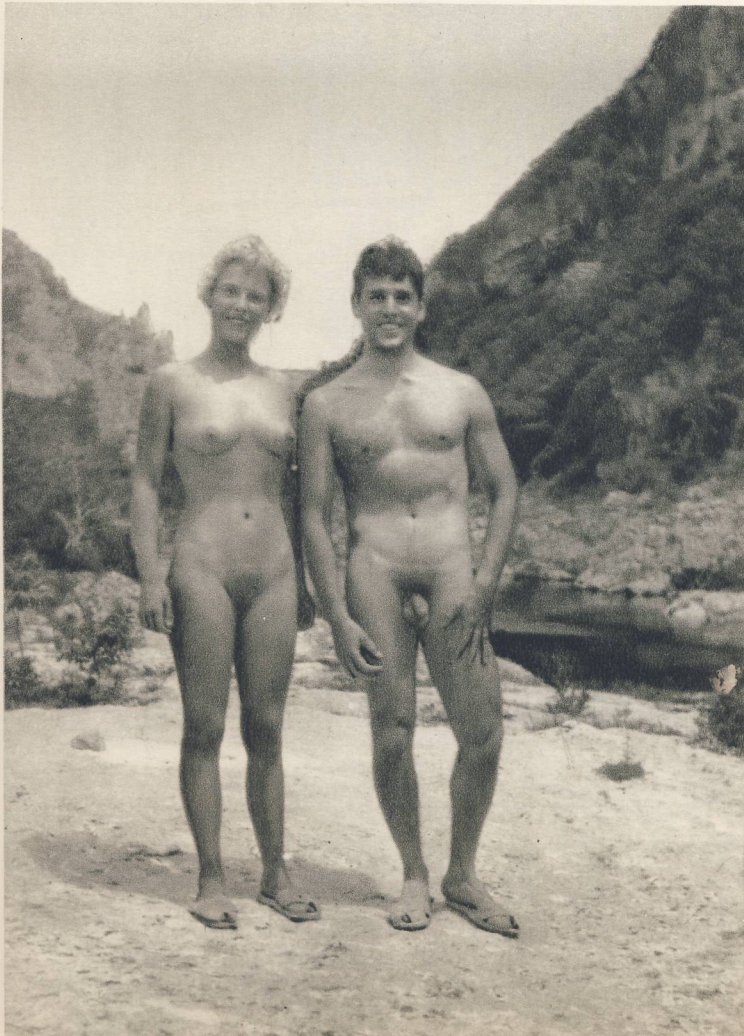
par PIERRE LUMIÈRE

*Malgré, ou plus exactement, à cause de l'extension de son programme, notre Revue offre l'hospitalité de ses colonnes à toutes les initiatives d'avant-garde, de progrès humain et de lutte contre les fléaux sociaux; en conséquence aux réalisations naturistes et gymniques, ce, quelle que soit leur obédience. Nous tenons à nous placer au-dessus de tout esprit de chapelle. Nous publierons donc les articles et les documents qui nous parviendront à la condition qu'ils soient intéressants et beaux, bien entendu, et cela selon nos possibilités rédactionnelles.*

En plus de l'Ile du Levant et du CENTRE HELIO-MARIN de MONTALIVET, le Midi de la France possède un grand centre naturiste dans les gorges de l'Ardèche.

Il y a une dizaine d'années, Monsieur Léon JOUVE acheta un domaine de 110 hectares qui borde la rive gauche de l'Ar-

Un jeune couple sain, fort et beau, venu passer ses vacances à ce centre si heureusement situé.



Adepte allemande au centre de l'Ardèche.

dèche sur 6 kilomètres dans la partie la plus sauvage de son canyon. En 1954, il décida de le transformer en centre de vacances naturiste. Les débuts furent difficiles, mais à présent les succès couronnent ses efforts et nombreux sont les Français et les étrangers qui s'y rendent.

Le camp situé sur le territoire de la commune de Saint-Remèze (Ardèche) reste ouvert du 1<sup>er</sup> avril au 30 septembre. Les gares les plus proches sont dans la vallée du Rhône, à Pierrelatte sur la rive gauche, ou à Bourg-Saint-Andéol sur la rive droite. Un autocar assure un service quotidien entre Bourg-Saint-Andéol et Saint-Remèze. Les automobilistes peuvent choisir entre deux routes de Bourg-Saint-Andéol à la grotte de la Madeleine qui donne accès au camp : la plus longue par Saint-Remèze (23 km.), la plus courte par Bidon et Marzal (18 km.). Elles sont toutes deux très pittoresques et la dernière est bordée en mai et juin de touffes odorantes de chèvrefeuille. Les derniers kilomètres ne sont pas goudronnés, mais ils sont carrossables. A l'extrémité de la route se trouve un parc de stationnement où les voitures peuvent être laissées nuit et jour parmi les chênes verts. Quand il a quitté son auto, un spectacle inoubliable attend le visiteur : la rivière coule au fond de sa gorge profonde, passe au pied de la « Cathédrale » et disparaît plus loin entre de hautes falaises calcaires. Aucune habitation humaine ne vient troubler la majesté du site.

A l'arrivée vous devez montrer votre licence naturiste (F.F.N. ou S.I.G.) et payer le droit d'entrée de 300 francs, quelle que soit la durée du séjour. Les bagages sont laissés au sommet et descendus au moyen d'un chariot suspendu à un câble long de 400 mètres. Alors le guide vous accompagne le long du sentier tortueux et abrupt qui conduit à l'entrée de la grotte. La traversée de cette dernière dure près d'un quart d'heure et il est préférable d'avoir une tenue appropriée (espadrilles et short), et une lampe de poche, en cas de panne du groupe électrogène. En sortant de la grotte vous êtes éblouis par l'intensité de la lumière, et assourdis par le concert des cigales. Un sentier rustique à travers le bois conduit au pied du téléphérique où vous retrouvez vos bagages.

Aucun bungalow n'a été construit et les campeurs doivent apporter leur tente et leur matériel. Il y a de nombreuses petites clairières dans le bois où les tentes peuvent être dressées. Les produits alimentaires et les boissons s'achètent à l'épicerie au centre du camp. Les denrées périssables sont apportées chaque matin. L'eau est fournie par la rivière elle-même et par plusieurs sources intarissables sur les deux rives. Un droit de séjour de 50 francs par jour et par personne doit être acquitté avant de partir, mais les parents n'ont rien à payer pour leurs enfants au-dessous de 15 ans. Pour assurer la tranquillité de chacun les appareils de radio et les chiens ne sont pas admis au camp.

Evidemment l'Ardèche est le principal attrait du centre naturiste. Cette rivière, longue de 112 kilomètres, prend sa source dans les Cévennes d'où elle reçoit en toute saison une quantité d'eau suffisante. En aval de Vallon elle traverse le célèbre Pont d'Arc et serpente sur 30 kilomètres au fond de gorges sauvages et magnifiques avant de se jeter dans le Rhône près de Pont-Saint-Esprit. Après des pluies prolongées comme il

s'en produit parfois en automne ou en hiver le niveau de l'eau peut monter de 14 mètres aux points les plus resserrés du canyon. La température de l'eau s'élève en moyenne de 16° en avril à 25° en juillet, mais les variations sont fréquentes. La profondeur de l'eau est loin d'être uniforme et suivant les endroits, elle convient aussi bien aux novices qu'aux nageurs expérimentés. Le lit de la rivière est surtout formé de galets, mais la plage centrale est recouverte de sable très fin. Vers l'amont la rive est bordée de rochers blancs et lisses où l'on peut s'étendre au soleil après la baignade. Vers l'aval les fougères poussent à l'ombre des acacias, ce qui donne une agréable sensation de fraîcheur pendant la canicule et permet de jouir tour à tour des bienfaits de l'ombre et du soleil. Parmi les arbres un terrain de badminton a été aménagé. De longues promenades sont possibles le long de la rivière et sur les pentes supérieures où les touffes de thym et de lavande se mêlent aux chênes verts et à d'autres arbustes caractéristiques de la zone méditerranéenne.

Tous ceux qui aiment la nature sauvage et désirent jouir en toute liberté de l'eau et du soleil, trouveront au CENTRE NATURISTE DES GORGES DE L'ARDECHE les conditions idéales pour réaliser leur rêve d'évasion.

Le camping au bord de l'Ardèche où les citadins trouvent le calme au cœur de magnifiques sites champêtres.



## TOUT S'ARRANGE...

## MÊME MAL

par P. MARIE

« Tout s'arrange même mal » disait jadis l'écrivain Alfred Capus. C'était au début de ce siècle, lors de « la belle époque ». Temps révolus hélas. Et à présent, on peut affirmer que toujours, ou presque, rien ne se termine favorablement, en politique surtout.

A quoi cela tient-il ?

Faut-il adopter l'opinion d'un ancien député, M. Jean Montigny qui, dans « la défaite » (Grasset, édit.) écrit que « le malheur de la France est de n'avoir à sa tête que des hommes trop petits pour elle ». Ou doit-on considérer cette formule lapidaire comme trop entière, trop appuyée ?

Si l'on en croit cet ex-parlementaire les puissants du jour — nos dirigeants pour quelques semaines ou quelques mois — seraient inférieurs à leurs devanciers, comme à leur tâche. Ils seraient moins aptes qu'eux à résoudre les problèmes se présentant à leur attention, les difficultés qui tant à l'intérieur qu'internationalement se posent sans cesse, se multiplient, s'enchevêtrent.

C'est vrai dans une certaine mesure, sans doute, et pour pas mal d'entre eux. Mais là n'est pas la seule raison du marasme mondial où nous nous enfonçons, depuis pas mal de lustres déjà.

Le drame — intense, poignant — c'est que la vie des peuples est de plus en plus compliquée. De nouvelles difficultés surgissent sans cesse, s'accroissent, sont rarement résolues à la satisfaction générale, laissant toujours subsister des rancœurs, d'autres sujets de discorde, des inimitiés toujours renaissantes.

Le drame, aussi, c'est que l'avion, la T.S.F., tant de découvertes nouvelles, au lieu de rapprocher les nations semblent les dresser les unes contre les autres, créer de l'incompréhension entre elles, tout en leur permettant de s'exterminer plus vite et de plus loin. Alors que les distances sont tellement diminuées par les moyens de locomotion de plus en plus rapides, que l'image mouvante et la parole invisible permettent de voir, d'entendre ce qui se passe et se dit à des milliers de kilomètres, tout cela qui aurait dû créer des liens entre les peuples, paraît au contraire, les séparer. Car jamais les humains ne se sont pareillement dressés les uns contre les autres, tant hais.

Le drame, encore et surtout, c'est que les problèmes se posant aujourd'hui et, qui parfois, atteignent la démesure (si on les compare à ceux d'il y a un demi ou trois quarts de siècle) dépassent les individus. Ceux-ci, même les plus aptes n'ont pas l'envergure nécessaire, l'universalité indispensable pour rendre aux pays la confiance dans leurs destinées, après avoir pansé leurs blessures. Ils n'ont pas réussi — présentement — à donner à chacun son « pain quotidien » ni à assurer la « paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Alors, rien ne s'arrange, tout reste en suspens, n'est jamais terminé. A peine prises, les solutions s'avèrent bâtarde et insuffisantes. Et le genre humain se débat dans maints conflits inextricables, et la famine est là, dans nombre de régions, et la guerre rôde et l'insécurité est générale.

Une chose est certaine, en tout cas. Les historiens de l'avenir devront reconnaître qu'un chapitre de la vie du monde s'est terminé en 1914. Toute une période de la vie des peuples fut close alors, a rejoint dans les manuels les siècles passés, les civilisations disparues ou endormies.

D'autres pages ont été écrites depuis cette date, qui le furent avec du sang, de la misère, des larmes parce qu'elles racontent la folie actuelle des hommes, leur comportement insensé, leurs querelles stupides. Alors que l'effort obstiné et l'union de tous seraient indispensables pour tenter de résoudre ce problème majeur : la survie des nations anciennes, à côté de celles qui, plus jeunes — et plus dynamiques, peut-être — réclament une existence meilleure.

Certains prétendent que les peuples ont les dirigeants qu'ils méritent. Oui, peut-être, dans un sens. Mais ceux-là feraient-ils mieux à leur place ? Et ne voit-on pas assez fréquemment tel leader politique, établissant — lorsqu'il est dans l'opposition — des plans paraissant mirifiques, et qui accumule erreurs et bévues, lorsqu'il détient le pouvoir.

Par ailleurs, n'y a-t-il pas motif à critiquer cette « bougeotte » incessante démanchant certains ministres de nombre de pays, toujours par monts et par vaux et d'avion en avion, parcourant des milliers de kilomètres pour palabrer et banqueter. Quand ces Excellences trouvent-elles le loisir de travailler dans le silence du cabinet, dans le calme des veillées tranquilles propices à la méditation et à la recherche des solutions désirables ? Et à quoi servent les ambassadeurs, si à chaque occasion, les ministres se substituent à eux, transformant la diplomatie en un incessant « globe-trotterisme ».

Shakespeare prévoyait-il notre époque, lorsqu'il disait que les peuples sont des aveugles conduits par des fous ?

# CONNAITRE

## CE QUE L'ON AIME

par PIERRE MARIE

Nous ne le répéterons jamais trop : c'est une erreur de prendre des bains de soleil, surtout prolongés, à l'état statique. Il est préférable d'imiter cette jeune et belle adepte qui s'exerce au medicine-ball ; la transpiration qui en résultera, les déplacements de son corps lui éviteront l'érythème douloureux dont n'ont jamais à souffrir les adeptes avertis.



Dans la première partie de ces notes, je donnais une opinion toute personnelle sur la valeur sociale des exodes montagnards hivernaux, mettant en garde contre des jugements que n'est pas encore venue confirmer une expérience reposant sur nombre d'années et des centaines de milliers de cas.

Je voudrais maintenant m'élever contre certaines exagérations qui se produisent assez fréquemment, lors des séjours en altitude.

La montagne est tellement belle, enivrante — pour ma part, je l'aime profondément — qu'elle grise souvent ses fervents qui perdent, parfois, toute mesure, toute prudence. Alors, ce qui aurait du être bienfaisant, devient néfaste, dangereux, parfois même mortel.

\*  
\*\*

Référons-nous à l'avis, aux mises en garde des spécialistes. En 1954, s'est tenu à Chambéry et Courchevel (Savoie) le 1<sup>er</sup> congrès de médecine des sports d'hiver en montagne.

Les travaux ont montré le nombre élevé des accidents s'y produisant (de 1/2 à 5 pour 1.000 par journée de ski). Un organe périodique, spécialisé dans ce dernier sport, a noté — en 1952 — 26.000 accidents pour 400.000 skieurs. Une enquête de 1954, portant sur 4.000 accidents, indique que 75 % d'entre eux concernent des lésions des membres inférieurs.

Un des principaux motifs de cette surabondance de chocs et de chutes est le manque d'entraînement. Faresseux physiques impénitents — comme la plupart de ses contemporains — (et ce, pendant 11 mois 1/2 par an), l'aspirant skieur, à peine a-t-il touché la neige, veut filer sur ses deux lattes de bois. Les muscles, non préparés à l'effort demandé y répondent mal et trop souvent c'est l'accident.

Accidents nombreux, si l'on s'en réfère aux chiffres donnés ci-dessus.

\*  
\*\*

D'autre part, on vante l'ensoleillement hivernal en altitude, alors que la plaine et la ville en sont généralement privées à cette époque.

Mais l'héliothérapie est une sorte de médicament, dont il ne faut pas abuser. L'ensoleillement trop prolongé, trop ardent, est susceptible de causer de graves mécomptes, même d'ouvrir la porte à la tuberculose.

Ainsi, toutes choses apportent le meilleur et le pire, suivant la manière dont on les utilise. Le grand tort des humains est d'oublier trop souvent un précepte aussi sage et que l'expérience ne cesse de confirmer.

\*  
\*\*

Le congrès médical évoqué plus haut, a indiqué que le ski n'était pas à la portée de tous et qu'à partir d'un certain âge — 50 ans — il valait mieux s'abstenir. Les accidents cardiaques sont également à redouter au fur et à mesure que l'on avance en âge, si l'on change brusquement d'altitude.

D'autre part, le professeur Bethoux, commentant les conclusions du 1<sup>er</sup> Congrès international de climatisme, à Villard-de-Lans (Isère) note que, pour la première enfance, les cures (de montagne) estivales, sont préférables aux séjours hivernaux, l'enfant pouvant rester davantage en plein air. Et l'altitude ne doit pas dépasser 1.000 mètres, en raison de l'adaptation toujours délicate des petits.



Photo Russel Gay

**Les trois grâces modernes.**  
C'est incontestablement à l'hygiène intégrale, à la gymnité totale, à la culture physique rationnelle et aux sports que nous devons de pouvoir contempler dans nos centres tant de jolies femmes robustes et saines.

Le docteur Pierre Madeuf, spécialiste de la montagne (il s'est d'ailleurs tué au cours d'une ascension) a fait état de morts par épuisement. C'est assez rare, mais c'est encore trop fréquent. Comme quoi, il est bon de toujours subir un examen médical sérieux, avant de partir en altitude et quelle que soit la saison. Et aussi de ne pas entreprendre de courses au-dessus de ses forces, de son entraînement, tout en tenant compte de l'état de la température et des variations possibles. La montagne — je le répète — se manifeste parfois de façon redoutable. Il y a peu d'années, dans une colonie de vacances estivales, un groupe d'enfants, conduit par un moniteur inexpérimenté s'est égaré, a dû passer la nuit sur un rocher, alors que le temps s'était considérablement refroidi. Un gamin succomba.

Même les professionnels — ils ne sont pas, non plus, exempts d'imprudence — payent leur tribut à ce que le dramaturge Paul Hervieu nommait : « l'Alpe homicide ». En quelques

semaines, au début de 1956, deux guides célèbres (l'un avait « fait » l'Annapurna, l'autre s'était illustré dans de nombreux sauvetages) furent victimes d'accidents mortels (1).

On doit savoir également qu'il y a des contre-indications précises aux déplacements dans un massif montagneux.

Le docteur Delmas-Marsalet déclare que le vertige atteint principalement les porteurs de végétations adénoïdes, ou les personnes ayant un bouchon de cérumen dans l'oreille. Et pour les individus sujets au vertige — lequel peut occasionner des

---

(1) Un journal helvétique signale qu'en quelques mois et dans les Alpes suisses seulement, il y eut 73 accidents mortels. Et au moment où je termine cet article (juillet 1956) chaque jour, ou presque, les quotidiens annoncent un ou plusieurs accidents de montagne. Le 1<sup>er</sup> août, un journal indique 3 morts, dont celle d'un alpiniste émérite ayant fait deux campagnes dans l'Himalaya et qui s'est tué dans le Valais.

chutes graves — celui-ci est fréquent en téléphérique en raison du déplacement rapide de l'appareil et des variations de pression en résultant.

Tout ceci ne vise pas à décourager les amoureux de la montagne. Mais plus simplement à les mettre en garde, à alerter ceux dont l'état physique laisse à désirer, ou à qui l'âge impose des précautions, afin que leurs vacances ne leur apportent pas de déconvenue, d'accidents, mais leur laissent au contraire, un souvenir embelli, avec une santé meilleure.

\*\*

Il faut bien se rendre à l'évidence. L'organisme humain est chose compliquée et délicate. J'ai cité prédominamment le professeur Delore à propos de l'adaptation à obtenir, lors des changements de région ou d'altitude. Adaptation qui échoue parfois. Ainsi, en 1952, pour achever la préparation des athlètes français, sélectionnés en vue des Jeux Olympiques, on leur offrit un séjour dans la région de Chamonix.

Non seulement il n'en résulta pas de bénéfice physique pour certains, mais ils y perdirent leur « forme » et leur entraînement dut être recommencé.

Un médecin suisse, le docteur Gut — dirigeant la station alpine de sauvetage du Club alpin suisse, à Saint-Moritz — s'élève contre le surentraînement et l'exagération dont certains se rendent coupables.

\*\*

Puisque cette chronique a commencé à propos des séjours d'hiver, puis-je rappeler que le docteur Paul Carton (qui a fait autorité en maints domaines) s'est toujours élevé contre l'abus de l'exercice physique pendant la mauvaise saison, durant

laquelle la nature sommeille, vit au ralenti. Nous ne pouvons, certes, nous endormir pour plusieurs mois, comme certains animaux. Mais, il est toujours imprudent de vouloir atteindre ses maxima, surtout de les dépasser.

Carton a également mis en garde contre l'abus des bains de soleil. Le médecin de Saint-Moritz que je cite écrit à ce sujet que certains nerveux sont particulièrement sensibles à l'insolation et supportent mal les rayons solaires.

Ainsi, l'examen médical que je réclame, avant le départ à la montagne, s'impose-t-il et pour nombre de raisons.

\*\*

Comme il serait souhaitable, également, que les actuels disciples d'Esculape se penchent de plus en plus sur les questions évoquées ici, qu'ils fassent en sorte d'y apporter des solutions satisfaisantes, des mises en garde motivées, des conseils basés à la fois sur l'état des individus et sur des observations précédentes faites en nombre suffisant pour procurer — dans la mesure du possible — un enseignement valable.

Chacun de nous, d'ailleurs, doit chercher lui-même à se découvrir physiquement et mieux que jadis. D'abord les progrès de la science ont apporté de nouveaux moyens d'investigation. Puis la vie moderne a créé un certain nombre d'activités ignorées de nos ascendants.

L'écrivain P. Hervieu, déjà nommé, est l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée : « Connais-toi ». C'est évidemment sur le plan moral et psychique qu'il s'est placé.

Mais la formule est bonne aussi, valable également, quand on l'applique au corps, à ses muscles, à ses organes, à leurs réactions devant nos conditions de vie.

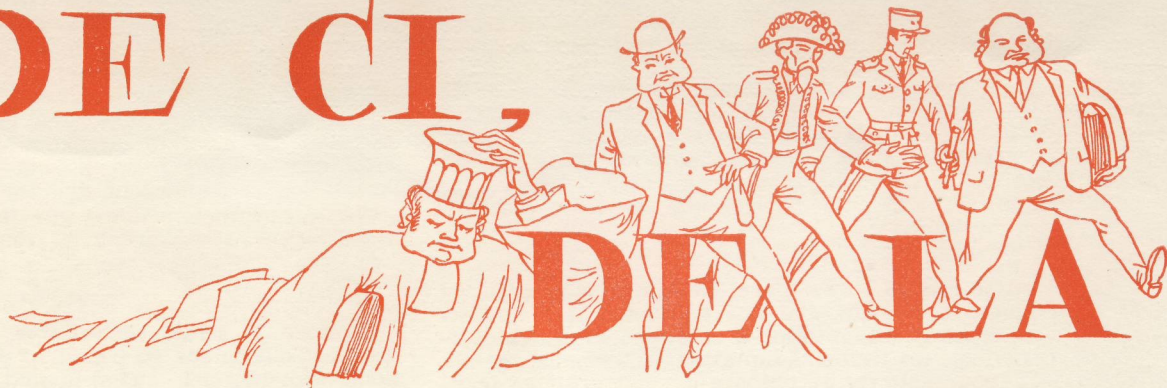
#### La belle et la bête.

Nous devons cette belle et amusante photographie à l'une de nos fidèles adeptes de l'Afrique du Nord.





# DE CI,



# DE LA

par JAN LE CŒUR

## Le besoin de la nudité féminine.

« N'ETES-VOUS pas comme moi, chers amis, n'avez-vous pas besoin de la nudité féminine, comme vous avez besoin de musique, de poésie, de parfums, du spectacle de la forêt et de la mer? Qui sait si notre vie la plus réfléchie et les ouvrages qu'elle produit ne doivent pas autant à l'étude du nu qu'à celle des livres et qu'à l'audition de la meilleure musique? Pour moi il m'arrive de distinguer à peine, quand je compose, les souvenirs et les images de la forme féminine de la matière linguistique que je mets en œuvre... »

Valéry Larbaud. — *Jaune, blanc, bleu*, p. 216-217



## Des enfants, et encore des enfants et toujours des enfants!

« A INSI lorsque l'enfant paraît, comme dit le poète, les économistes applaudissent à grands cris... »

C'est la dernière phrase d'un article intitulé *Baby-Boom* publié dans le numéro de janvier de *Informations et Documents*. Il y est démontré qu'une quantité d'industries bénéficient de l'augmentation du nombre de naissances.

Mussolini, qui condamnait le nudisme à l'inverse de nos moralistes. « Cette pratique, disait-il, diminuant considérablement l'appétit de l'instinct génésique ». Il affirmait de plus « que la guerre, comme les enfants, est un mal nécessaire parce qu'elle casse tout, d'où la nécessité de réparer et de reconstruire. Nous ajouterons: de procréer pour remplacer les morts.

Nos gouvernants affirment que si l'on veut que les vieillards puissent avoir des retraites convenables, il faut faire beaucoup d'enfants qui deviendront des adultes, des travailleurs, dont une partie des gains alimenteront les caisses de retraite pour la vieillesse.

Soyons raisonnables!

Plus il y aura de travailleurs, la machine aidant, plus il y aura de production; plus il y aura d'enfants, plus il y aura de vieillards; plus il y aura de pays ne pouvant contenir dans leurs frontières son « matériel humain », comme on dit, plus il y aura de chances de guerre; plus il y aura d'enfants avec notre « moralité » matérialiste, à peu près au gain, sans idéal, moins la vie aura de valeur et sera respectée.

En ce domaine, comme en tant d'autres, l'humanité est comme un chien qui court après sa queue. Elle est aussi stupide!

Oui, faisons des enfants parce que cela est une loi naturelle; mais faisons de beaux enfants, sains, équilibrés, forts et intelligents; surtout: faisons des enfants pour des raisons valables et pensons que la qualité est toujours préférable à la quantité.

Gardons-nous de faire des enfants-consommateurs!

Dieu n'a pas dit à Adam et à Eve: « Allez croissez et multipliez-vous et remplissez la terre de consommateurs et les bistros d'ivrognes, et faites des soldats pour faire la guerre.

Alors la terre était vide d'humains.

Alors il n'y avait pas de spéculation.

Alors il n'y avait pas de fleuves d'alcool à ingurgiter et des montagnes de tabac à transformer en fumée.

Mais Dieu est l'intelligence infinie.

## La chemise de nos ancêtres.

« LA chemise était si bien un vêtement de luxe qu'on l'enlevait avant de se mettre au lit. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, nos aïeux couchèrent tout nus. Auprès de chaque lit on trouvait un barreau de bois appelé la *perche*, qui servait de porte-manteau, et le long duquel on suspendait une partie des vêtements.

« On ôtait donc sa chemise avant de se coucher, on la mettait sous le traversin; et l'on se glissait tout nu entre les draps — entre les *linceuls* comme on disait alors. — Cet usage était alors général. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, quelques personnes prudes commencent à se coucher avec leur chemise, mais c'est l'exception. Dans le roman de *Girard de Nevers*, une vieille femme qui aide une jeune demoiselle à se coucher est toute ébahie de la voir entrer au lit en chemise.

« La pudeur, cette vertu que l'éducation moderne a tant développée, n'embarassait guère nos aïeux. Passe encore de coucher tout nu, lorsqu'on couche seul. Mais, au bon vieux temps, on couchait rarement seul. Les lits étaient amples. Chez les pauvres gens, ils abritaient toute la famille et souvent même les hôtes de passage. Dans les auberges, on mettait souvent dans le même lit des gens qui ne se connaissaient nullement. Trop heureux encore quand ces camarades de lit n'étaient point de sexe différent. »

Extrait de *Lumière et Liberté*, numéro de février 1957.



## L'enseignement sexuel.

« POUR ceux qui poursuivent leurs études, ce même programme sera plus tard repris, approfondi et complété.

« Certes, les réactions de nos enfants, élevés dans la pudeur et trop souvent dans la pruderie, seraient différentes de celles des jeunes Suédois habitués dès la naissance à se baigner ensemble, garçons et filles, jusqu'à 9 ou 10 ans, dans la plus candide nudité.

« Mais quelles que soient ces réactions, elles ne peuvent entraîner à notre avis, rien de pire que la curiosité malsaine, l'hypocrisie, les déviations et les vices sexuels soigneusement cachés et tus, même aux parents, et souvent par les parents, et qui sont par conséquent impossibles à combattre ou à soigner.

« Une société plus saine, des unions moins souvent dépravées ou minées par le vice ou les maladies vénériennes, des corps plus vigoureux, des esprits plus sains, voilà quelques-uns des avantages que nous pourrions tirer d'un enseignement sexuel bien compris. L'expérience l'a maintenant prouvé. »

Nous extrayons d'un article de *Christian Germoz* intitulé *L'Enseignement sexuel*, publié dans le numéro de janvier 1955 de *Vie et Santé*, les lignes qui précèdent. L'auteur confirme ce que nous avons toujours déclaré dans notre revue, à savoir que la franchise et la vérité, quels qu'en puissent être les résultats, sont toujours préférables à la dissimulation et à l'hypocrisie.

Il faut aimer la vérité et avoir le courage de la dire si nous voulons avoir des enfants équilibrés, sains et forts. Il est indispensable de les élever face aux réalités de l'existence, de leur donner conscience de leurs responsabilités vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, si nous voulons en faire des hommes. Ce, cela va sans dire, en tenant compte de leur âge. Toute méthode d'éducation demandant une sage progression.

# Parmi Les Livres ET LES ARTS

## LA FEMME ET LA SEXUALITE

par Ch.-Aug. Bontemps  
Les Cahiers Francs, Paris  
4, rue Gustave Rouanet, Paris-18<sup>e</sup>  
C.C.P. : 787-88 Paris

En lisant cet important ouvrage — tous les ouvrages de l'auteur sont importants de par l'incontestable intérêt de leur texte — j'ai pensé à **Physique de l'Amour**, de Remy de Gourmont écrit avec une rare indépendance d'esprit ajoutant de l'attrait au sérieux des études qu'il renferme.

Je ne crois pas qu'il y ait, du moins je ne connais pas, d'ouvrage aussi bien fait, aussi complet concernant la sexualité de la femme que celui de Ch.-Aug. Bontemps.

L'auteur s'est référé à un nombre considérable d'ouvrages d'écrivains particulièrement qualifiés en matière d'éthologie, de sociologie et de sexologie. De l'étude approfondie de ces ouvrages, dont il a su tirer la quintessence, l'auteur a fait une magistrale synthèse complétée par ses observations personnelles.

Ce livre n'est pas fait de compilation; l'auteur en architecte intelligent en a fait un monument harmonieux composé de matériaux choisis avec soin.

Pour donner une idée exacte de tout ce que renferme cet ouvrage, de tous les précieux enseignements qu'y puisera le lecteur, je citerai les titres des trois parties et des chapitres qui le composent :

### PREMIERE PARTIE :

#### Les aspects biologiques du problème des sexes

- I. — Considérations générales sur la morale sexuelle.
- II. — La « supériorité » du mâle chez les bêtes.
- III. — Des conditions du mariage.
- IV. — Des causes sociales de la sujétion des femmes.
- V. — Du déterminisme psycho-sexuel.

### DEUXIEME PARTIE :

#### La condition esxuelle des femmes au cours des temps

- I. — Les mœurs anciennes et leurs survivances.
- II. — Les peuples du Moyen-Orient.
- III. — Les peuples de l'Orient.
- IV. — L'Europe ancienne.
- V. — L'Europe chrétienne.

### TROISIEME PARTIE :

#### L'Amour et la sexualité dans la monogamie

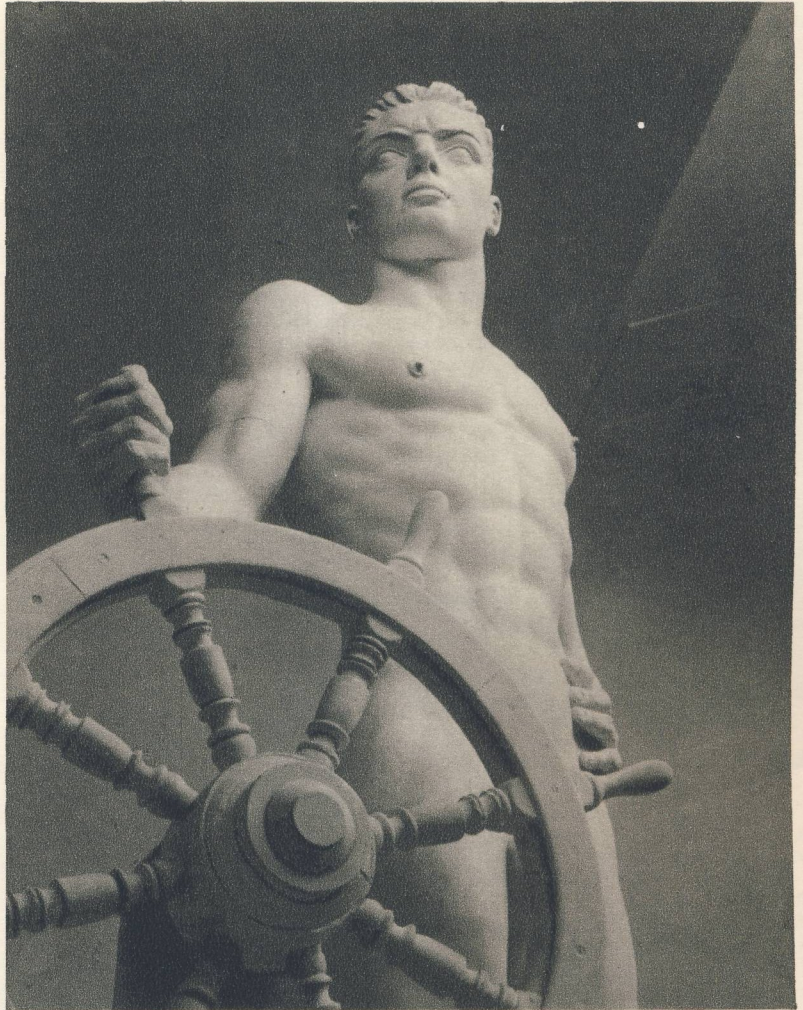
- I. — La condition morale de l'amour physique.
- II. — L'émancipation des personnes par l'émancipation de l'amour.

Dans sa conclusion Ch.-Aug. Bontemps déclare : « Je pense, avec un certain nombre d'hommes et de femmes estimables, que la dignité humaine et la santé sociale gagneraient à la suppression de contraintes irrationnelles qui, sans jamais atteindre leur but, dépravent davantage les mœurs que ne laisserait de champ à la licence une dilution des préjugés ».

L'auteur termine en disant : « C'est en assouplissant l'intelligence à la sensibilité, en parvenant à la compréhension bienveillante, que nous découvrirons ce qui vaut d'être appelé L'AMOUR ».

Il est sûr que tous les lecteurs, que toutes les lectrices de notre revue voudront lire cet ouvrage libérateur et sain. Quant à ceux qui s'intéressent au sort des êtres humains, qui travaillent à l'épanouissement de leur personnalité, ils voudront l'avoir dans leur bibliothèque à côté de L'HOMME ET LA LIBERTE à portée de leur main.

M.K.M.



Le barreur. — Cette magnifique et puissante œuvre du sculpteur danois Viggo Jarl a été exécutée pour l'Ecole Navale de Danemark. Elle a été exposée, il y a quelques années, à la Galerie Volney, à Paris. Nous avons déjà eu le privilège de pouvoir faire admirer à nos lecteurs quelques-unes des œuvres de ce grand artiste qui s'apparente par son génie aux maîtres de l'Antiquité grecque.

Nous prions nos lecteurs de ne pas confondre le numéro C.C.P. de nos Editions avec celui du SPARTA-CLUB. Ces deux organisations sont, malgré les apparences, absolument indépendantes l'une de l'autre.

Nous rappelons que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de 30 francs.

En souscrivant rapidement à nos ouvrages, vous nous permettez de les sortir dans un plus court délai; le chiffre de nos tirages étant tributaire du nombre de nos souscripteurs. Puis, ce faisant, vous nous aidez à augmenter le rythme de nos productions.

Une revue qui n'a pas de publicité commerciale est incontestablement une affaire saine qui vit de ses abonnements et de ses ventes.

C'est le cas de VIVRE D'ABORD ! dont tous les numéros, sans exception, sont épuisés. N'attendez donc jamais pour nous réclamer un numéro qui manque à votre collection car vous risqueriez de ne plus pouvoir vous le procurer.

\*\*

A la demande de très nombreux adeptes de la gymnité le SPARTA-CLUB accepte les visites des membres des sociétés de notre pays et de l'étranger porteurs de leur carte à jour qu'ils devront remettre à leur arrivée et qui leur sera rendue à leur départ. Ils seront tenus de régler le droit de visite et de se conformer strictement aux règlements.

Seuls les membres de la S.I.G. pourront se procurer un carnet leur donnant droit à plusieurs visites dans le cours de l'année.

Un club gymnique ne peut être une affaire commerciale.

Il est un endroit où l'ordre, la discipline, la propreté et la plus parfaite correction doivent régner.

Nous conseillons donc à ceux qui font fi des règlements intérieurs du « Sparta-Club » de ne pas le fréquenter.

## LE MAROC EN REVOLUTION

par Pierre Corval

(Bibliothèque de l'Homme d'action)

En deux ans, nous dit l'auteur, le Maroc a franchi deux siècles. Est-il logique, est-il normal de brûler pareillement les étapes? Je le pense d'autant moins, qu'ailleurs, le volume nous apprend que ce pays ne réunit pas, et de loin, les conditions indispensables pour devenir rapidement un Etat moderne.

Alors au lieu de l'unanimité rêvée lors des luttes pour l'indépendance c'est la bataille des clans, des factions, la surenchère des extrémistes. Cela, que le livre ne dit pas, est le stade actuel, au Maroc, comme ailleurs.

Ce qui fait et je repasse la parole à M. Corval que « l'avenir est assez sombre » et que « la révolution risque de sombrer dans le chaos ».

L'histoire, d'ailleurs, est là qui montre le caractère sanglant de toutes les révolutions, avec une quelconque dictature au bout.

Le livre ne fait pas état de la situation démographique, laquelle est pourtant à la base des problèmes de l'Afrique du Nord, de l'Asie. C'est là le véritable point crucial.

Une critique assez vive est faite des généraux qui furent résidents là-bas : de Juin à de Latour.

Enfin, l'auteur favorable au sultan et à l'indépendance semble douter que le Maroc possède les cadres et les moyens lui permettant de se gouverner lui-même.

Une page d'histoire se tourne, qu'apportera celle qui suit?

## LE PARLEMENT AUX MAINS DES BANQUES

II. — Les preuves

par Paul Rassinié

(Edit. de « Contre-Courant », Paris)

Dans la 2<sup>e</sup> partie de ce travail, l'auteur confirme et précise les accusations portées par lui contre un certain nombre de parlementaires — il en cite 80 — qui élus pour servir leur pays, sont en réalité les représentants de la haute banque, et de groupes industriels.

De grands personnages de la IV<sup>e</sup> République figurent dans cette liste, à côté de généraux retraités, de magnats du commerce et de jeunes arrivistes dont l'ambition s'efforce de brûler les étapes. Il y a aussi des noms figurant à l'armorial de France. Bref une sorte d'union sacrée, où sont mêlés les religions, les plébéiens et les ci-devant.

Et parfois, pour ne pas dire souvent, les luttes oratoires se déroulant à la tribune parlementaire et semblant opposer opinions et conceptions diverses ne sont en réalité que les épisodes d'une bataille acharnée que se livrent des groupes financiers. C'est ce qui se serait passé dans la douloureuse et sanglante affaire d'Indochine.

Les accusations sont de taille. Mais on peut supposer qu'elles sont exactes. Car l'auteur, par souci de correction, a adressé, à chacun des élus visés, un exemplaire de la première partie de son travail. Un seul a réagi par lettre. Puis devant les précisions nouvelles apportées par Rassinié il a préféré garder « de Conrart le silence prudent ».

Tous les autres se sont tus. Aucun n'a porté

plainte, attaqué l'auteur pour diffamation. Et pourtant ce dernier énumère toutes les affaires où trempent ces messieurs.

Alors?

## LA FIN DES DEVORANTS

par Etienne Cattin (Julliard, édit.)

J'ai déjà marqué, à propos des précédents ouvrages de cet ingénieur-écrivain, combien il était souhaitable que des techniciens de valeur nous montrent le monde du travail sous son véritable jour. Car le labeur humain est souvent un dur effort. Et s'il a ses joies, il a aussi ses peines et ses drames. Et c'en est un justement que nous conte M. Cattin dans **La Fin des Dévorants**. Drame dont les prodromes se montraient dans le précédent livre du même auteur, que j'ai analysé ici.

Comme il a été conté dans **les dévorants**, la magnifique « Mountain », puissante locomotive des grandes lignes a effectué son dernier voyage, l'électrification progressive du réseau diminuant le nombre des machines à vapeur.

\*•\*

Que va devenir celui qui, si longtemps l'a pilotée à travers toute une région de France? C'est l'histoire d'un de ces mécaniciens, du plus sensible d'entre eux, du plus attaché à sa « loco » avec laquelle il faisait corps — en quelque sorte — qui était à peu près toute sa vie, qui lui apportait des satisfactions intenses, que nous conte le présent volume.

Calvaire moral — le terme n'est pas excessif — d'un malheureux désaxé, ayant perdu sa raison de vivre, en même temps que sa machine, que narre l'auteur avec son talent habituel.

\*•\*

C'est la chute progressive, du train de banlieue aux besognes plus obscures — le cheminot ne s'accoutumant nulle part, se « bagarant » sans cesse — faisant de l'homme un aigri, un éternel mécontent, taciturne, inquiet et qui se met à boire. Déchéance lamentable d'un « as » mécanicien qui n'a pas su ou pu s'adapter aux transformations inévitables de son métier.

Et un jour de demi-ivresse, où il revit en songe les grandes heures passées, il se jette contre un train qui le broie.

Cependant à la même heure, dans le Nord, son fils pilote, pour la première fois, une motrice électrique. Ainsi, la relève est assurée, le progrès s'affirme malgré tout.

\*•\*

Attachement professionnel excessif, dira-t-on du héros de ce livre. Peut-être? Mais il n'est pas sans beauté.

Peut-être encore jugera-t-on trop exclusif le comportement du mécanicien, cette sorte de passion pour la machine qu'il menait au but et qui avait pris une telle place dans son existence. A tel point que c'est un véritable déchirement lorsqu'il faut la quitter pour toujours.

Mais, n'y a-t-il pas, par le monde, quantité de gens exclusifs, excessifs, eux aussi, dont la passion pour un être, une idée ou une chose occupe toute l'existence, le font souffrir cruellement et dont la mort seule les délivre? Un beau et bon livre et qui fait penser.

P.M.

# ÉDITIONS VIVRE D'ABORD

**L'ENFANT PARI MI LES LOUPS**, par Hélène du Taillis.

Un captivant roman qui est une profonde étude des mœurs provinciales. Cet important ouvrage est écrit avec un sûr talent, une vive sensibilité et une psychologie audacieuse et courageuse.

Prix franco recom. 570; Etranger 587 fr.  
Edition de luxe 1 270; Etranger 1 287 fr.

## EROS,

### OU LA SEXUALITE AFFRANCHIE

par René Guyon

La Porte Large

Nous avons l'heureuse chance de pouvoir remettre en vente cette étude de cent vingt-quatre pages dont chacune a une valeur considérable. Nous regrettons de n'en posséder qu'un nombre restreint d'exemplaires.

Parmi les chapitres de ce livre nous trouvons : L'Affranchissement sexuel. — L'enchantement sexuel. — La Révélation sexuelle. — Le crime des chastes. — La science de la sexualité. — La mise en valeur du sexe, etc.

Prix de vente : franco recommandé : 350 francs

**CLASSEZ** vos numéros de **Vivre** et les albums dans notre élégant double emboîtement, bleu et orné des armes de **Vivre**.

Prix franco recom. 625 fr.; Etranger 665 fr.

## REVUES ETRANGERES

« Sun and Health », revue internationale, éditée au Danemark. N<sup>os</sup> 45, 46 et 47.

Le numéro franco : 240 francs.

## SEXOLOGIE (Sex Science Magazine)

La grande édition américaine des sciences sexuelles. Rédigée en anglais, elle contient de nombreux documents photographiques et des dessins techniques qui aident à en comprendre le texte.

Prix : 150 francs; franco : 205 francs.

## LES CAHIERS FRANCS

4, rue Gustave-Rouanet, Paris-18<sup>e</sup> - C.C.P. 787-83

## L'HOMME ET LA LIBERTE

par Ch.-Aug. Bontemps

Prix : 500 francs en librairie ou franco recommandé 555 francs.

## LA FEMME ET LA SEXUALITE

Prix : 600 francs en librairie ou franco recommandé 655 francs.

Les ouvrages dont nous donnons des comptes-rendus ici ne sont pas vendus par VIVRE. Nos lecteurs pourront facilement se les procurer soit en librairie, soit chez leur éditeur.